

Chapitre IX

Le bestiaire mythologique médiéval

Les animaux ne sont pas exclus de la mythologie médiévale. S'ils ne tiennent qu'un rôle assez secondaire, ils sont nonobstant présents dans bien des récits et furent un sujet d'inspiration pour les artistes. C'est ainsi que des manuscrits nous en donnent des images parfois naïves ou réalistes. On les rencontre également dans la statuaire médiévale et dans de nombreux bas-reliefs consacrés au zodiaque, ou encore, répartis çà et là soit sous des socles de la statuaire, soit juchés sur des tours, comme à Laon, soit d'une façon quasi permanente parmi les gargouilles inquiétantes. De tout temps, on utilisa les animaux comme représentations symboliques de qualités ou de défauts humains. Cette habitude perdue de nos jours et les comparatifs sont encore légion. Les usages totémiques y sont sans aucun doute pour quelque chose, tout comme les récits hagiographiques mettant aux prises des animaux familiers ou, au contraire, issus de contrées lointaines.

Le lion symbolise encore la force, le courage, l'aigle la domination, l'agneau l'innocence, le cochon la malpropreté, le renard la ruse, etc. Nous pourrions dresser une liste impressionnante de ces animaux toujours utilisés à titre de comparatifs. Des premiers siècles du christianisme jusqu'à la fin du XIII^e siècle, cette façon d'employer les animaux sauvages ou domestiques fut des plus courantes. Il en subsista un bestiaire remarquable qu'étudia Charbonneau-Lassay dans son magistral *Bestiaire du Christ*, décrivant les animaux qui furent pris pour symboliser le Christ. Nous ne reprendrons pas tous ces couples qualités/animaux qui ont été suffisamment étudiés, nous n'en retiendrons que quelques-uns parmi les plus significatifs de la poursuite des récits mythologiques antiques dans les légendes médiévales et le christianisme.

L'AGNEAU JUPITÉRIEN

L'agneau est par excellence le symbole de l'innocence et de la blancheur. Présent chez les Hébreux et, d'une façon générale, chez tous les peuples qui possèdent des anciennes origines pastorales, il est aussi le symbole sacrificiel. On connaît toute l'importance que revêt l'agneau dans le christianisme,

tour à tour sujet du Christ et Christ lui-même. L'image de cet animal fragile, toujours exposé aux bêtes sauvages, était une des figurations de l'homme chez les Égyptiens, et Osiris était déjà nommé le « bon pasteur ». Associé par sa nature même au bélier, il rejoint Amon dans les cultes divins. Le signe du bélier est un signe de renouveau, régnant sur le printemps avec le taureau. Il se trouve qu'en Gaule de nombreux sites furent consacrés à cette figuration du printemps. On y honorait des dieux celtes, dont les noms ne nous sont pas tous parvenus, et qui disparurent, remplacés par des divinités ou leurs figurations venues de Rome. Sur les hauteurs s'implantèrent Baal, Bélénos, puis Mercure, puis saint Michel, et sur d'autres monts plus modestes, semblant marquer les plaines d'un mamelon, ou encore à flanc de coteau où surgissent des sources, Jupiter et de nombreuses déesses mères. On sait que Jupiter est la contraction de deux mots latins, *Jovis* et *Pater*, signifiant « Père bon », encore nommé « Père tout-puissant ». Or, en latin, *ovis* désigne le « mouton », l'« agneau ». De là naquirent des confusions faisant des monts *Jovis*, monts de Jupiter, des monts de l'agneau. Le Montjoie est un mont qui était consacré à Jupiter, mais il devint aussi le mont *Ovis*, « mont de l'agneau », par allusion au Christ. Par ailleurs, la présence de sites consacrés aux déesses mères, à proximité de sources, et donc le plus souvent à flanc de coteau, ajouta à la formation d'une mythologie nouvelle, celle de la femme pasteur, car à proximité bien souvent paissaient des troupeaux de moutons. Un exemple frappant de la conjonction de deux divinités à l'origine distinctes nous est fourni dans la légende de sainte Libaire. Sa légende apparut à Grand, alors nommé *Grannum*. Rome fit édifier sur ce site un ensemble de constructions placées sous la tutelle d'Apollon, des thermes, une basilique et même un amphithéâtre. Apollon était un dieu guérisseur et solaire. On y honorait également Mercure. L'origine de cette implantation se trouve dans la présence de sources justifiant la création de thermes à destination thérapeutique. Libaire refusant de sacrifier à Apollon fut condamnée. La légende nous rapporte ce fait des plus révélateurs, Libaire était une bergère, bien qu'issue d'une famille patricienne. Elle était donc une gardienne de brebis, une gardienne de l'agneau. Plus curieux encore, non loin de là, une autre sainte devait, en gardant ses brebis dans une prairie à flanc de coteau, entendre les voix de saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite lui demandant de libérer le royaume de France. En bas de la prairie coule paisiblement la Meuse...

SAINT HUBERT, CERNUNNOS ET LES SAINTS CHASSEURS

Plusieurs légendes confrontent un saint chasseur à un animal sauvage qui vient trouver refuge auprès soit d'un ermite, soit du chasseur lui-même, ou encore qui se montre au chasseur comme étant un envoyé de Dieu ou le Christ lui-même. Ces légendes sont le résultat de la fusion progressive entre des traditions celtes et le symbolisme chrétien des premiers siècles. Le symbolisme chrétien antique incorporait les cerfs et les biches comme représentations soit des chrétiens eux-mêmes, soit du Christ. C'est ainsi que l'on peut voir par exemple deux cerfs s'abreuvant aux quatre fleuves de la Genèse, allusion au premier verset

du psaume XLII, « comme languit un cerf après l'eau vive, ainsi languit mon âme vers toi, mon dieu¹ », sur une mosaïque de l'abside de la basilique Saint-Clément à Rome. La même mosaïque nous montre, en outre, un cerf combattant un serpent. Deux idées présidaient donc à l'emploi du cerf : la première par allusion au psaume XLII, et la seconde étant la figuration du Christ lui-même, vainqueur du serpent, car une légende antique assurait que les cerfs avaient le pouvoir de tuer les serpents. Aux premiers siècles de l'Église, l'idée d'incorporer les chasseurs au bestiaire chrétien antique était donc absente. Les symboles parlaient encore d'eux-mêmes. Un troisième motif à l'emploi du cerf se fit également jour, comme symbole du bois de la vraie Croix, et donc du Christ, et encore comme symbole des arbres de vie que le cerf portait. On comprend dès lors que ce vieux fond symbolique chrétien ait favorisé la naissance des légendes des saints chasseurs ou saints protecteur des animaux, en y intégrant des légendes celtes. Les biches poursuivies figuraient les chrétiens en recherche du baptême de la foi et de la paix, les chasseurs étant les persécuteurs et les ermites l'Église elle-même. La présence de sources, ruisseaux ou fontaines ajoutait encore aux analogies avec le premier verset du psaume XLII. On constate que les légendes médiévales associent ces éléments à l'apparition miraculeuse de cerfs ou de biches. Dès lors purent se mettre en place les légendes propres à figurer des symboles chrétiens dans le cadre d'un paganisme plus ancien. Cerfs et biches furent comparés aux catéchumènes errant dans la nuit des forêts sombres, c'est-à-dire dans l'ignorance de la vraie lumière qu'ils étaient avides de recevoir. Les chasseurs et poursuivants pouvaient être comparés en outre aux seigneurs anciens, peu respectueux de l'Église et de l'ordre divin, ou encore aux prêtres des divinités antiques. Mais ces concepts s'estompèrent peu à peu, et les mythes qui en naquirent ne furent plus perçus comme des allégories mais comme des faits miraculeux.

Saint Hubert

Saint Hubert est encore de nos jours un des saints les plus réputés. Il doit cette renommée à son statut de saint patron des chasseurs, et les chasseurs sont nombreux à l'honorer. L'épisode d'Hubert rencontrant un cerf portant la Croix du Christ entre ses bois est le cœur de sa mythologie. Sa popularité pourtant ne se développa qu'à partir du XV^e siècle ; l'Église portant auparavant un jugement sévère sur la chasse. Sa légende était cependant connue, mais ne trouvait pas d'écho favorable à sa diffusion.

Hubert naquit vers 656 et décéda en 727. Son histoire nous a été rapportée dans la *Vita Huberti*, et encore par Jonas d'Orléans, son biographe, dans la *Vita Secunda* rédigée au milieu du IX^e siècle². La *Vita secunda* est une œuvre

1. Voir Gérard-Henry Baudry, *Les Symboles du christianisme ancien I^{er}-VII^e siècle*, p. 106 et suiv., Éditions du Cerf, Paris, 2009. L'auteur précise que la version grecque du psaume XLII mentionnait une biche et non un cerf comme dans la version latine.

2. Jonas d'Orléans puisa, quant à lui, dans une *Vita (Vita Huberti)* bien antérieure, remontant à la première moitié du VIII^e siècle. Son auteur, dont le nom ne nous est pas parvenu, était un clerc de l'entourage même d'Hubert.

de commande écrite à l'occasion de la translation, le 30 septembre 825, d'une partie des reliques du saint évêque dans l'abbaye bénédictine d'Andage, dans les Ardennes. Hubert était apparenté aux Pépinides et était un proche de Pépin de Herstal. Sa biographie très courte se contente de mentionner qu'il s'adonnait au plaisir de la chasse, bien que cette pratique fût condamnée par l'Église. Peu à peu se développa la légende d'Hubert et du cerf. Il s'agit là d'une construction volontaire par les moines de l'abbaye d'Agan. Comment, en effet, pouvait-on concilier le fait qu'Hubert était saint, qu'il avait été évêque et qu'il aimait la chasse, alors que la chrétienté carolingienne la condamnait³ ? La légende répondait parfaitement à cette épineuse question. En outre, les moines bénédictins furent les premiers à tenter de rétablir la chasse dans les usages non condamnables. À la fin du XI^e siècle, il était admis que saint Hubert était un grand chasseur et que les chasseurs pouvaient se placer sous son saint patronage, mais en usant d'un artifice : saint Hubert pratiqua avec entrain la vénerie, certes, mais ceci avant de se consacrer à la vie religieuse. Un procédé identique fut appliqué à saint Germain qui, du temps où il était gouverneur de la ville d'Auxerre, était si passionné et fier de ses exploits de chasseur qu'il suspendait à un pin les trophées de ses chasses, mais qui, en 418, alors qu'il fut nommé évêque, mena une vie monacale. Cet épisode de la vie de chasseur de saint Germain est narré dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine. Restait pour saint Hubert à trouver les circonstances de cette conversion. Ce fut l'épisode du cerf portant la Croix du Christ entre ses bois. Le choix du cerf n'était pas fortuit, car il permettait de faire d'une pierre deux coups. Dans cette région forestière des Ardennes, le souvenir de Cernunnos n'était pas encore effacé et son culte pas encore complètement éteint. Le dieu celte à tête d'homme et bois de cerf réapparaissait en porte Christ, témoignant que lui-même s'effaçait et commandait aux chasseurs de se placer non plus sous sa protection tutélaire, mais sous celle du Christ. Ce n'est qu'à compter du XIII^e siècle qu'apparurent les premières représentations de saint Hubert avec un olifant symbolisant la chasse. Si Jacques de Voragine ne fait aucune mention de saint Hubert dans sa *Légende dorée*, c'est parce que la légende d'Hubert n'était pas encore formée, mais le grand hagiographe avait rédigé une notice consacrée à saint Eustache, préfiguration en quelque sorte de saint Hubert.

Eustache, saint Hubert avant la lettre

Jacques de Voragine a consacré à Eustache une notice dans laquelle l'épisode de l'apparition de la Croix du Christ entre les bois du cerf est longuement décrit. Eustache se nommait auparavant Placide, du temps où il était « commandant des soldats de l'empereur Trajan⁴ ». Voragine nous dit que, s'il sacrifiait aux idoles, « il pratiquait avec une grande assiduité les œuvres de miséricordes ». Il

3. Quant à Charlemagne, qui était un passionné de chasse, les historiens chrétiens carolingiens en firent un chasseur de bêtes sauvages, ce qui était propre, dans l'esprit des hagiographes, à justifier cette pratique. Charles ne chassait plus par plaisir, mais par nécessité.

4. J. D. V., *op. cit.*, vol. II, p. 306 et suiv.

ajoute que son épouse également idolâtre était miséricordieuse comme lui, ceci le désignant comme apte à « être dirigé dans la voie de la vérité ». Ces précisions liminaires sont d'importance, car elles sont empreintes d'un certain gnosticisme, trahissant des sources très anciennes. À peine ce portrait est-il esquissé que Voragine entre dans le vif du sujet : « Un jour en effet qu'il se livrait à la chasse, il rencontra un troupeau de cerfs, au milieu desquels il en remarqua un plus beau et plus grand que les autres, qui se détacha pour gagner une forêt plus vaste... » Alors s'engage la poursuite du cerf qui se réfugie au sommet d'un rocher. Placide voulant s'en approcher vit « au milieu de ses bois la figure de la sainte Croix plus resplendissante que les rayons du soleil, et l'image de J.-C., qui lui adresse ces paroles par la bouche du cerf, comme autrefois parla l'ânesse de Balaam : "Placide, pourquoi me persécutes-tu ? C'est par bonté pour toi que je t'apparais sur cet animal. Je suis le Christ que tu honores sans le savoir" ». Alors en entendant ces mots, Placide tomba de cheval et resta à terre plus d'une heure. S'étant relevé, il s'adressa au Christ en lui demandant ce qu'il attendait de lui. Le Christ répondit qui il était, qu'il était l'auteur de toutes choses : « Je suis le Christ qui ai créé le ciel et la terre, qui ai fait jaillir la lumière et l'ai séparée des ténèbres ; j'ai réglé le temps, les jours et les années ; j'ai formé l'homme du limon de la terre ; pour sauver le genre humain, je suis apparu ici-bas avec un corps, et après avoir été crucifié et enseveli, je suis ressuscité le troisième jour. » Alors de nouveau Placide tomba à terre et proclama sa foi, et le Christ lui commanda de se faire baptiser auprès de l'évêque de la ville⁵. Placide demanda encore s'il devait annoncer ces vérités à sa femme et à ses fils, et il lui fut répondu de les informer également et de revenir au même lieu le lendemain. Placide de retour informa ses proches. Son épouse lui annonça qu'elle avait aussi eu en vision le Christ. Alors ils se rendirent auprès de l'évêque qui les baptisa. Placide reçut le nom d'Eustache et sa femme celui de Théospita, et ses fils ceux d'Agapet et de Théospite. Le lendemain, Eustache repartit voir au lieu où il avait vu le cerf et, tombant à terre, eut une seconde vision. Le Christ lui apprit qu'il aurait de dures épreuves à surmonter, mais qu'au bout de celles-ci il serait rendu à sa gloire première. Ces épreuves commencèrent quelques jours après. La peste gagna Rome et décima ses serviteurs, puis sa maison fut entièrement pillée. Eustache prit la fuite, avec sa famille. Il décida de fuir en Égypte, mais le capitaine du bateau exigea en paiement, après la traversée, que son épouse lui fût livrée, Eustache refusa. Alors les matelots résolurent de le jeter à l'eau. Eustache dut s'enfuir avec ses deux fils. Bien d'autres malheurs devaient lui arriver. En traversant un gué, ses deux enfants furent ravis, l'un par un loup, l'autre par un lion, mais des bergers les sauvèrent et Eustache ne le vit point. D'autres mésaventures l'accablèrent : « Il alla dans un hameau où s'étant mis à gage, il garda les champs des habitants, l'espace de quinze ans ; quant à ses fils, ils furent élevés dans un autre village, sans savoir qu'ils fussent frères. Le Seigneur conserva aussi la femme d'Eustache, et l'étranger ne la connut pas ; au contraire il la renvoya intacte, après quoi il mourut. » Pendant le même temps,

5. Il s'agit de l'évêque de Rome.

Trajan fit rechercher son général et envoya dans tout l'empire des hommes pour le retrouver. Des soldats le découvrirent et il fut aussitôt rétabli dans ses fonctions, vêtu comme il convenait à un général romain. Il revint à Rome, et Trajan se félicita d'avoir retrouvé le chef de son armée et lui commanda aussitôt d'aller livrer combat contre des ennemis. C'est en cherchant de nouveaux soldats qu'il retrouva ses fils, puis plus tard son épouse. Il remporta la victoire, mais à son retour Trajan était mort. C'est donc à Hadrien⁶ qu'il dut rendre compte de son action. Comme l'empereur voulut qu'à cette occasion on sacrifiât aux idoles, Eustache s'y refusa. On imagine le sort qui lui fut réservé ainsi qu'à sa famille : « Alors l'empereur, en colère, ordonna de les exposer dans le cirque avec sa femme et ses enfants, et fit lâcher contre eux un lion féroce. Le lion accourut, et baissant la tête comme s'il eût adoré ces saints personnages il s'éloigna d'eux humblement. L'empereur ordonna aussitôt de faire rougir au feu un taureau d'airain, et commanda de les y jeter tout vifs. Les saints se mirent donc en prière et se recommandant à Dieu, ils entrèrent dans le taureau où ils rendirent leur âme au Seigneur. Trois jours après, on les en tira en présence de l'empereur ; et on les retrouva intacts au point que pas même leurs cheveux, ni aucune partie de leurs membres n'avait été atteinte par l'action du feu. Les chrétiens prirent leurs corps et les ensevelirent en un endroit fort célèbre⁷ où ils construisirent un oratoire. »

L'histoire de saint Eustache semble composée de deux récits imbriqués. Tout d'abord, un récit dans la tradition des soldats du Christ, à l'image de saint Martin ou encore de saint Sébastien, et un récit plus tardif, celui du cerf et de la croix d'or. Le premier récit témoigne de la pénétration du christianisme au sein de l'élite romaine, le second, plus étrange, porte la marque des traditions celtes, comme pour saint Hubert. Les similitudes légendaires sont frappantes. Plus encore que l'emprunt fait à saint Eustache par les bénédictins, c'est la reprise exacte de la scène du cerf qui pose la question des réminiscences celtes du culte de Cernunnos. La légende de saint Julien, dit Julien l'Hospitalier, nous en fournit une autre preuve. Jacques de Voragine nous la rapporte dans la notice consacrée à Julien, où il traite des différents Julien connus. Un dernier point de la légende d'Eustache mérite d'être examiné. Le supplice du taureau d'airain. On imagine mal une telle mise en scène avec toute la complexité de la réalisation technique du supplice. Ce supplice relève de la mythologie chrétienne, puisant ses racines dans les cultes orientaux et la volonté d'exprimer une idée, mais sous des traits symboliques. Le taureau (et ses équivalents) fut l'objet de nombreux cultes antiques. Présent à de multiples reprises dans la mythologie grecque, objet d'un culte particulier à Memphis et son fameux serapeum, victime de sacrifices rituels chez les Latins à l'occasion du suovetaurille, présent dans le culte de Mithra, coupé en deux parties à Babylone, sacrifié par les Hébreux, on n'en finirait pas de décliner ses fonctions et rôles mythologiques et religieux passés. À ce titre, il était pour les chrétiens l'expression du paganisme et un des

6. Jacques de Voragine donne comme orthographe « Adrien ».

7. Dont nous ne connaissons rien.

symboles du Christ, en reprenant les images de divinités telles qu'Amon, Apis, etc., et représentait la purification par le sang répandu lors de ses sacrifices. Il devint l'emblème même du sacrifice du Christ, tout en restant par ailleurs un des emblèmes de Satan. Selon ses représentations, on y voyait donc soit le Christ ou ses apôtres, soit les cultes antiques et les idoles. Le taureau d'airain étant creux, il pouvait recevoir les futures victimes, qui symboliquement devenaient elles-mêmes des taureaux sacrificiels. Idole romaine, il se transfigura en symbole christique, dès qu'Eustache et les siens y furent enfermés. L'emploi du feu venant renforcer l'idée de purification. Eustache ne pouvait donc voir son corps se corrompre, ni par l'enfermement, ni par le feu, et le taureau pouvait remplir son rôle de sépulcre, avec les chairs intactes des suppliciés, prêtes à la résurrection dans le Christ. C'est en raison de ces symboles que les imagiers de Chartres le retiendront pour présenter Eustache, négligeant l'épisode de la Croix entre les ramures du cerf.

Julien l'Hospitalier et Œdipe

Si des similitudes se retrouvent entre Hubert et Eustache, elles ne concernent que le cerf et la Croix. On découvre des similitudes beaucoup plus étendues entre Julien l'Hospitalier et Eustache, au point de se demander si les deux légendes ne sont pas formées sur la base d'un récit mythologique commun et bien plus ancien. « On trouve encore un autre Julien qui tua son père et sa mère sans le savoir. Un jour, ce jeune noble prenait le plaisir de la chasse et poursuivait un cerf qu'il avait fait lever, quand tout à coup le cerf se tourne vers lui miraculeusement et lui dit : "Tu me poursuis, toi qui tueras ton père et ta mère⁸ ?" »

Si la croix est absente, le cerf est encore présent et se montre sous les jours d'un oracle, prédisant un grand malheur à Julien, tout comme le Christ avait prédit à Eustache de terribles épreuves. Julien averti prend la fuite et se rend en pays étrangers, tout comme Eustache qui a fui Rome avec les siens : « Il s'en alla sans prévenir personne, et se retira dans un pays fort éloigné, où il se mit au service d'un prince ; il se comporta si honorablement partout, à la guerre. » Comme Eustache encore, il est un homme de guerre et combat, après sa fuite... Mieux encore, comme Eustache, dans un premier temps, il ne reconnaît pas les siens. Mais malheur épouvantable, il tue sans le savoir ses propres parents à la suite d'une confusion. Julien se retire avec son épouse au bord d'un fleuve et y installe un hôpital pour ceux qui veulent passer ou se reposer : « Ils y établirent un grand hôpital où ils pourraient faire pénitence ; sans cesse occupés à faire passer la rivière à ceux qui se présentaient, et à recevoir tous les pauvres. » Un jour, Julien recueille un homme qui mourait de froid : alors il allume un feu pour le réchauffer, le porte dans son propre lit et le couvre avec soin : « Quelques instants après, celui qui paraissait si malade et comme couvert de lèpre, se lève blanc comme neige vers le ciel, et dit à son hôte : "Julien, le Seigneur m'a envoyé

8. J. D. V., *op. cit.*

pour vous avertir qu'il a accepté votre pénitence et que dans peu de temps tous deux vous reposerez dans le Seigneur." Alors il disparut, et peu de temps après Julien mourut dans le Seigneur avec sa femme, plein de bonnes œuvres et d'aumônes. » Il existe cependant une différence notable, Julien l'Hospitalier ne périt pas en martyr...

Le cerf, dans cette légende, apparaît comme un porte-parole du Christ, mais plus encore comme un oracle ; quant à Julien, il nous fait penser à Charon, mais surtout à saint Christophe. Héros passeur d'âmes et de corps, il constate que « La voici accomplie cette parole du cerf ; en voulant éviter le plus affreux des malheurs, je l'ai accompli. » On ne peut trouver ici plus belle adaptation du mythe œdipien dont la légende s'est inspirée. À ce titre, on peut légitimement parler d'un mythe de Julien l'Hospitalier, augmenté d'emprunts celtes et structuré autour d'une hagiographie chrétienne.



72. Blocs de réemploi en soubassement, cathédrale du Puy.

Les biches et les saints

Saint Gilles, le druide

Saint Gilles, dit Gilles l'Ermite, qui naquit à Athènes et vécut selon la légende en Provence dans le courant du VII^e siècle, est traditionnellement représenté, une biche à ses côtés. De son vrai nom Aegidius et de lignée royale selon Voragine, qui s'inspira du bréviaire, Gilles était instruit dans les belles lettres. À Athènes, il effectua déjà des miracles, comme celui de la guérison d'un malade par son simple manteau : « Un jour qu'il se rendait à l'église, il donna sa tunique à un malade gisant sur la place et demandant l'aumône : le malade s'en revêtit et fut aussitôt guéri⁹. » Un autre jour, il expulsa le venin d'un homme mordu par un serpent, il chassa les démons, bref il possédait

9. *Ibid.*

toutes les caractéristiques du thaumaturge. Au décès de ses parents, il fit don de son héritage à l'Église et décida de se retirer loin de la ferveur de ceux qui le connaissaient. Il partit donc pour Rome, et « ayant vu des matelots luttant contre la tempête, il fit une prière et calma les flots. » Il se rendit ensuite à Arles pour visiter un saint homme et ermite, Vérédôme « pour faire cesser la stérilité de la terre », ce à quoi il parvint. Il prit alors la résolution de se retirer du monde et gagna un désert « où trouvant un antre avec une petite fontaine, il rencontra une biche sans doute disposée par Dieu pour lui servir de nourrice, elle venait à des heures fixes l'alimenter de son lait ». Il se trouve que les gens du roi qui chassaient, ayant aperçu la biche, voulurent la poursuivre et lancèrent leurs chiens, mais la biche se réfugia auprès de Gilles et les chasseurs, malgré leurs efforts, ne purent approcher de l'antre. Le lendemain, ils revinrent mais connurent un nouvel échec. Le roi informé de ce fait s'en vint avec un évêque, et une multitude de chasseurs, mais ils ne purent approcher de l'antre, comme entourée d'un impénétrable roncier. Alors un archer décocha une flèche en direction de la biche, mais ce fut Gilles qui reçut le trait. « ... Après quoi les soldats, s'étant ouvert un passage avec leurs épées, parvinrent à la caverne où ils aperçurent un vieillard en habits de moine, vénérable par ses cheveux blancs et par son âge, et à ses genoux la biche couchée. » Alors le roi accompagné seulement de l'évêque entra dans le refuge et, là, tous deux questionnèrent l'ermite. Ensuite, ils voulurent soigner le saint homme et lui faire des présents, mais il s'y refusa. Gilles demeura en son lieu de retraite fréquemment visité par le roi et lui demanda de fonder un monastère et « ... quand le roi l'eut fait, saint Gilles, vaincu par les larmes et les prières du roi, se chargea après bien des résistances, de la direction de ce monastère. »



73. Blocs de réemploi : une biche poursuivie, cathédrale du Puy.

La renommée de l'ermite fut bientôt telle que le roi Charles¹⁰ vint pour se confesser d'une faute inavouable¹¹ et Gilles obtint la rémission de ce péché en contrepartie de la promesse que Charles ne recommencerait plus, et depuis « ... quiconque invoquerait saint Gilles pour n'importe quel péché, s'il cessait de le

10. Les légendes disent que ce Charles était Charlemagne, ce qui est impossible compte tenu de la période où se situe la légende.

11. Il est ici fait allusion au « péché » de Charlemagne. Voir la notice consacrée à Charlemagne dans le présent ouvrage. Ce détail permet de dater cette variante de la légende de saint Gilles postérieurement au X^e siècle.

commettre, il aurait la certitude d'en recevoir la rémission par ses mérites¹² ». L'histoire est trop belle pour être vraie et, si elle est entièrement apocryphe, elle contient des reliquats légendaires de croyances celtes antérieures au christianisme en Gaule. Saint Gilles se caractérise, avant tout, par son grand pouvoir thaumaturge ; il possède à la fois la plus grande sagesse et de très grands pouvoirs. Il guérit les malades, expulse le venin, apaise les flots... et se nourrit du lait d'une biche qui est venue miraculeusement à lui. Or, cet homme vit seul dans un antre. Il incarne le dieu sauvage et bienfaisant, celui qui protège les animaux. Ceux qui lui rendent visite sont des chasseurs, des hommes séparés du monde par leur faute ou des puissants, et parfois les deux à la fois. Les flèches que l'on tire sur les bêtes sauvages qu'il protège n'atteignent pas leur cible, son antre est inexpugnable... On ne peut que songer à l'homme sauvage, à Ursin, à Blaise, et bien sûr à Cernunnos, mais cet homme sauvage possède une caractéristique très particulière : il est sage et âgé, il est doux, et l'on vient auprès de lui chercher réponse à son propre trouble. Gilles apparaît comme la réunion en un seul et même personnage légendaire d'un ensemble complexe de divinités et de cultes, dont il semble le prêtre et le sujet. Druide et sauvage tout à la fois. Le site où fut fondé le monastère Saint-Gilles-du-Gard devint rapidement un lieu de culte, puis de pèlerinage, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle. Nous pouvons être assuré que ce site, avant que le monastère ne s'y établisse, était autrefois un lieu cultuel celte. La vie de saint Gilles fut rédigée vers l'an mille. On trouve, dans la légende de saint Patrocle, des éléments comparables qui font penser à une source plus ancienne, héritée des Celtes, puis revisitée par Rome et enfin reprise par le christianisme. Saint Gilles ne pouvait échapper aux imagiers de la cathédrale Notre-Dame de Chartres, qui le représentèrent blessé à la main alors qu'il défendait la biche qui le nourrissait de son lait, et toujours à Chartres, célébrant la messe en présence de Charlemagne et lisant sur un parchemin, que lui tend un ange, le péché de l'empereur. La scène retint naturellement l'attention d'Émile Mâle.

Saint Patrocle, avant que François ne vint...

Il était berrichon et naquit à Bourges en 496, selon Grégoire de Tours qui fut son contemporain et qui relata sa vie. Il commença sa vie en gardien de troupeaux, mais était des plus instruits et des plus sages, tout comme Gilles. « Il s'instruisit très vite dans les sciences, les lettres sacrées et profanes¹³... » Nommé diacre à l'âge de 25 ans, il était déjà regardé comme un des hommes les plus instruits et les plus saints. Il devint précepteur des fils du roi franc Clodomir, mais comme Gilles, il rechercha un lieu solitaire et sauvage pour s'y retirer. La région s'y prêtait, couverte d'une vaste forêt, coupée par des vallées profondes. Ayant trouvé le lieu où il se fixerait, il se construisit une hutte de branchages et de pierres. Là, il se livrait à la prière et les animaux qu'il croisait

12. Tous ces extraits sont tirés de J. D. V., *op. cit.*, dans la notice consacrée à saint Gilles.

13. Aubert Octave-Louis, *Légendes et traditions du Bourbonnais*, Éditions du Bastion, 1998.

le saluaient sur son passage. Une biche blanche qu'il avait guérie s'attacha à lui et devint une fidèle compagnie. Il continuait cependant à fréquenter la société des hommes et, un jour qu'il allait à Nérès, « où les faux dieux régnaient sur les sources et les thermes », il rencontra deux jeunes filles qui le questionnèrent sur qui il était. (Vêtu de peaux de bêtes, appuyé sur un grand bâton, il est l'exact portrait de l'homme sauvage.) Il leur répondit. Il se trouva que les deux jeunes filles gardaient des brebis. (Cette occupation est souvent évoquée à propos de sources, comme on l'a vu à propos de Libaire et de Jeanne d'Arc sur les agneaux jupitériens.) L'aînée attendait un signe sur la foi que Patrocle lui fit parvenir en envoyant sa biche blanche. Là encore, le caractère psychopompe de Patrocle est manifeste, tout comme celui de Gilles intercédant pour Charles, et ce psychopompe est une femelle de cervidé... La bergère suivit la biche qui les conduisit jusqu'à Patrocle, et les ronces impénétrables s'écartèrent pour leur livrer passage, détail encore commun à la retraite de Gilles. Après plusieurs rencontres, Patrocle lui donna le baptême et le nom d'Agathe. Les habitants de la contrée se convertirent peu à peu, et Patrocle fit bâtir en l'endroit où il résidait une église et un monastère, dont il confia la direction à Agathe. Alors il se retira en un autre lieu plus désert encore. Accompagné de sa biche, il découvrit un ancien temple romain au confluent de deux rivières, l'Œil et le Clérault. Il édifia une croix et procéda à la sanctification du lieu pour abolir les cultes anciens. Une colombe, prise en chasse par un épervier, vint se poser sur la croix et devint son amie. Il édifia près d'une source une nouvelle cabane pour y demeurer. Mais les gens de la contrée vinrent à lui, tant il était saint et tant il faisait encore de guérisons. Il fit construire une chapelle pour les accueillir et un monastère qu'il nomma « monastère de la Colombe », puis quitta le lieu pour s'installer au sommet d'un plateau, où se tient aujourd'hui le village de La Celle. Les animaux le respectaient et l'accompagnaient. Les fleurs s'ouvraient sur son passage, mais des chasseurs qui avaient suivi sa biche voulurent la prendre. La meute ne put avancer comme tenue à distance par une force insurmontable. C'est alors qu'un des chasseurs banda son arc et décocha une flèche à la biche. Il pénétra dans la cabane où la biche s'était réfugiée et, malgré les supplications du saint homme, il l'acheva d'un coup de poignard. Patrocle resta à La Celle jusqu'à sa mort, qui survint vingt ans plus tard. Ce triste jour, Agathe vit venir à elle une biche blanche et comprit ce qui venait de se produire. Elle se rendit auprès de la dépouille de Patrocle et procéda aux rites funèbres. Ce sont deux bœufs qui choisirent le lieu de la sépulture et ils s'arrêtèrent au monastère de la Sainte-Colombe. L'endroit devint un lieu de pèlerinage.

La présence d'une biche auprès de saint Patrocle a pu être également inspirée des techniques de chasse gallo-romaines, où l'on employait comme appelants des cerfs ou des biches apprivoisés. Patrocle ne serait alors qu'un chasseur repent.

Les deux légendes, on le voit bien par leurs épisodes identiques, s'appuient sur une tradition mythologique commune. La légende de Patrocle est la plus primitive, car les éléments fondamentaux y sont plus détaillés, comme la

présence de sources, la description même du saint ermite, les nombreux visiteurs qui se rendent auprès de lui, comme autant de païens venant honorer des divinités primitives et magiques. L'existence d'un ancien temple romain ajoute encore à l'antiquité de la source de la légende chrétienne, composée par saint Grégoire de Tours, siècles avant celle d'Eustache. On peut retenir que des traditions liées à des lieux sacrés celtes sont à l'origine de ces deux légendes et qu'elles trouvèrent, avec les premiers chrétiens, un cadre spirituel nouveau, mais encore attaché à ses racines ancestrales. Ces lieux dédiés aux forces de la nature personnifiées par des animaux ou des hommes à caractéristiques animales, comme Cernunnos, étaient le cadre d'invocations. On y venait pour guérir ou pour triompher des obstacles. On peut voir au Puy des blocs sculptés, portant des inscriptions. Ces blocs ont été réemployés en soubassement de murs. L'un d'eux nous montre un cerf et l'autre une biche, or des inscriptions sur d'autres blocs, posés au-dessus, portent diverses mentions. Sur l'un d'eux, fragmenté, on lit : « FON. », qu'il faut restituer en source (« FONS ») et d'autres blocs portent les mots suivants : « MEDICINA » et ailleurs « ARS HYPOCRATIS ». Compte tenu de leur situation, ils proviennent d'un même ensemble consacré à la médecine ou aux guérisons.

Avant Rome, des druides, savants et sages avaient la haute main sur ces sites. On y retrouve la plupart des dieux du panthéon celte, tels Dispater ou Sucellus, le dieu au maillet ou parfois au chaudron. Sucellus frappait de son maillet ou d'une hache le sol pour en faire jaillir des sources miraculeuses. Sylvain, la divinité des forêts, est sans aucun doute la forme la plus répandue de tous ces protecteurs de la nature. Des processions, le dernier dimanche de juillet, jusqu'à la fontaine miraculeuse de saint Patrocle, à Colombiers, se déroulaient encore dans les années 1970. Des représentations de Patrocle nous le montrent avec une francisque, que l'on regarde aussi comme le maillet celte. Des fouilles ont démontré la présence de travaux de captage réalisés par les Gallo-Romains.



74 et 75. Les inscriptions des blocs de la cathédrale du Puy.

SAINT BLAISE ET LES AUTRES DÉFENSEURS DES ANIMAUX

Saint Blaise aujourd'hui n'est plus très connu. Il fut pourtant au Moyen Âge un saint réputé et, ce, surtout dans les campagnes. Tous ceux qui avaient à faire en forêt et qui pouvaient y rencontrer des animaux sauvages l'invoquaient. Il faut dire que le culte de saint Blaise prit la place de cultes antiques dans lesquels les traditions celtes étaient encore vivaces, au ^x^e siècle. Un grand nombre de toponymes en témoignent. Ces noms de lieux sont relatifs à des sources, des clairières, des rivières pour la plupart d'entre eux, attestant des liens très forts entre la nature et Blaise. Saint Blaise, selon la légende tirée de ses actes¹⁴, fut élu évêque de Sébaste, en Cappadoce. Il se retira dans une caverne lors de la persécution menée par Dioclétien, pour y mener une vie érémitique. Le reste de sa biographie est à rapprocher de celle de saint Eustache ou de saint Hubert. Bien des détails par ailleurs font penser au grand saint François d'Assise. Il nous est présenté comme étant d'une grande sagesse et les animaux sont bien plus que ses compagnons, « les oiseaux lui apportaient sa nourriture et s'attroupaient véritablement ensemble autour de lui, et ne le quittaient que quand il avait levé les mains pour les bénir ». On pense aux paroles du Christ, rapportées dans l'Évangile de Matthieu¹⁵ à propos des oiseaux du ciel, ces paroles ayant probablement nourri le récit en cet endroit. Les oiseaux ici peuvent être regardés comme une allégorie de la prière. Dans l'Antiquité, ils étaient considérés comme les messagers des dieux et c'est pourquoi leur vol était étudié, afin d'y déceler des signes de la volonté divine. Lorsque le saint a fini sa méditation, la bénédiction en étant le signe, alors seulement ils s'envolent, comme pour rapporter au Père tout-puissant la prière. Le symbole s'est, hélas, altéré, et il n'en subsiste que cette pieuse image populaire. Blaise est bien sûr un guérisseur et ce sont les animaux qui viennent auprès de lui pour obtenir la guérison de leurs maux : « Si quelqu'un d'eux avait du mal, il venait aussitôt à lui et retournait parfaitement guéri. » Blaise est le gardien des animaux, il en assure la sauvegarde et la protection. Cette divinité tutélaire était regardée comme une des plus importantes pour l'homme des campagnes. En étant le garant de leur bonne santé, il maintenait une population animale stable et donc une ressource alimentaire. La chasse des animaux sauvages obéissait encore dans les campagnes à des règles antiques, héritées des Celtes et de leurs lointains prédécesseurs. Pour ces derniers, on ne tuait que par strict besoin et l'on invoquait la nature pour pouvoir y effectuer un prélèvement qui n'entraînerait pas sa colère. De là vient la mauvaise réputation des chasseurs de la noblesse celte qui, plus tard, chassèrent par plaisir et non par nécessité. Les nobles gallo-romains de Gaule pratiquèrent de même et se livraient parfois à la chasse par jeu. Cependant, on conservait des usages plus anciens où, en invoquant Diane, on sacrifiait à la nature sauvage et à ses habitants. Les chasses à courre, déjà pratiquées par les Celtes, commençaient toutes par une cérémonie sacrificielle, reprise des antiques usages. De la

14. J. D. V., *op. cit.*, vol. I, p. 196.

15. Mat. VI, 26 : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit. »

même façon, les chasseurs offraient chaque année un sacrifice à Diane, financé par des dons tout au long de l'année¹⁶. Les légendes de saint Eustache et de saint Hubert sont très révélatrices de cet état d'esprit que l'Église condamnait également pour des motifs différents : le plaisir inutile est condamnable, car il détourne l'homme de Jésus-Christ et de la religion, en outre la chasse avait souvent pour objet de capturer des bêtes sauvages pour les jeux donnés dans les amphithéâtres. On y montrait des ours, des aurochs, des sangliers, des cerfs qui étaient massacrés par des chasseurs, ou livrés à d'autres animaux pour des combats insensés, comme celui d'ours et de lions, de panthères et de chevaux, etc. Aux chrétiens, ces spectacles inspiraient le dégoût et leur remémoraient en outre les martyres infligés dans les arènes. Ils faisaient couler inutilement le sang d'innocents qu'ils fussent humains ou animaux. Le christianisme trouva donc un terrain favorable à l'intégration des vieilles coutumes antérieures aux Celtes, bafouées par les seigneurs, les princes et les rois. Ce sont d'ailleurs, dans les trois récits, des puissants qui chassent ! Tout irait pour le mieux dans le monde de l'harmonie de la nature, mais « le gouverneur du pays avait envoyé des soldats pour chasser ; et après s'être fatigués en vain, ils vinrent par hasard à l'autre de saint Blaise, où ils trouvèrent une grande multitude de bêtes rangées devant lui ». Les soldats ne purent prendre aucune des bêtes et s'en retournèrent auprès du gouverneur qui envoya aussitôt d'autres hommes pour se saisir de l'ermite. Au cours du trajet qui devait le mener auprès du gouverneur, il exécuta toutes sortes de miracles, tout en ne cessant de prêcher. Il guérit un enfant qui avait une arête dans la gorge, il fit rendre à une pauvre femme son seul pourceau, qu'un loup lui avait ravi. Mais à peine Blaise fut-il entré dans la ville qu'on le jeta en prison. La veuve à qui il avait rendu le pourceau lui en apporta la tête et les pieds, afin qu'il se nourrisse. Blaise, devant le gouverneur, ne voulut pas renier sa foi et fut supplicié, ainsi que des femmes qui avaient pris fait et cause pour lui. Il fut décapité.

Cette légende du protecteur des animaux, du thaumaturge, du guérisseur s'inscrit dans la grande tradition de l'homme sauvage, de celui qui commande aux bêtes et assure leur protection. En lui faisant subir le martyre, les hagiographes le transforment en un saint présentable qui efface l'ancien. D'autres saints illustrent encore la mauvaise presse de la chasse, à travers quelques épisodes de leur vie, où ils se montrent les protecteurs de la vie sauvage. On nous dit de saint Marin qu'il vivait dans une telle sainteté qu'il donnait à manger dans sa main aux oiseaux qui venaient le trouver. Un jour, il délivra des chiens un sanglier venu se réfugier dans sa cabane ; un autre jour, il délivra une ourse d'un piège que lui avaient tendu des moines, car elle guettait leurs brebis. Il lui parla et lui demanda de s'enfuir bien vite...

La biographie de saint Germain l'Auxerrois, que l'on doit à un moine d'Auxerre, Héricus, et qui fut reprise par Jacques de Voragine, atteste également la mauvaise presse de la chasse comme distraction. Germain était né

16. Paul-Marie Duval, *La Gaule pendant la paix romaine*, Hachette, Paris, 1991. P. 257, Grand Livre du mois, 2008.

d'une très noble famille. Il acheva ses études par le droit à Rome. Là, selon la légende, le Sénat fut si plein d'admiration pour son savoir qu'il fut envoyé en Bourgogne comme gouverneur¹⁷. Il décida donc de faire d'Auxerre son lieu d'exercice du pouvoir. Il se livrait aux plaisirs de la chasse et faisait suspendre à un grand pin, sur une place de la ville, les trophées des bêtes sauvages qu'il avait tuées. Ces expositions macabres et cruelles d'un chasseur, gouverneur et représentant l'autorité même lointaine de Rome, n'étaient pas du goût de l'évêque d'Auxerre, saint Amateur. Il n'avait de cesse de demander à Germain de faire cesser ces expositions, mais Germain ne voulait rien entendre. Alors, profitant de ce que le gouverneur était absent, Amateur fit abattre le pin et le fit passer par le feu. À son retour, Germain ayant appris les faits, il fut pris d'une grande colère et résolut de faire périr l'évêque. Il s'entoura d'une troupe de soldats et se dirigea vers lui... Fort heureusement, Amateur sut par ses paroles apaiser Germain et, ce dernier converti, à la mort d'Amateur, fut élu au siège épiscopal. De cette partie de la légende d'Amateur et Eustache, on peut retenir plusieurs faits. En exposant à la vue du public les dépouilles des bêtes fauves, Germain montrait simplement qu'il débarrassait la forêt des bêtes dangereuses. Il n'y avait là aucune vanité, mais le désir d'affermir son autorité. Ces dépouilles étaient suspendues à un pin sylvestre, or cet arbre était réputé magique, dans le sens où il était lié à Cybèle pour les Romains, et d'autre part, il incarnait encore l'arbre magique des Celtes. L'évêque Amateur avait sous les yeux deux symboles que l'Église ne pouvait accepter : celui de la mort brutale d'animaux tués par plaisir et celui de l'arbre païen. Son choix de faire couper l'arbre est révélateur et fait penser à saint Martin qui fit couper un pin sacré.

L'aurochs de saint Calais et le lièvre de Marcoul

Saint Calais était moine à Menat en Auvergne, quand il décida de vivre retiré, à la façon des ermites égyptiens. Il quitta son monastère pour se diriger, en compagnie d'un autre moine, saint Avit (Avitus) en direction de la Loire. Arrivés au monastère de Micy, qui avait été fondé par Euspice, ils s'y arrêtrèrent quelque temps, mais ne trouvant pas au sein de cette communauté la solitude à laquelle ils aspiraient, ils reprirent leur route et s'installèrent en Sologne, non loin de Mézières-lez-Cléry. Avit eut cependant le temps d'accomplir un miracle à Micy, en remplissant les greniers de grains lors d'une famine. Pour faire bonne mesure, il remplit la cave de vin¹⁸. Plus tard, saint Calais se dirigea seul vers le Perche et s'y fixa. La vie de Calais dans sa hutte en forêt présente bien des analogies avec les saints protecteurs des animaux. Ainsi il s'opposa à la poursuite d'un aurochs par le roi Childebert I^{er}. Calais avait dressé l'aurochs et celui-ci tout naturellement se réfugia auprès de l'ermite. Childebert était des plus rageurs contre l'ermite, mais Calais d'un seul geste de la main stoppa la monture du roi¹⁹. On dit

17. La nomination était symbolique, le Sénat n'étant à cette époque qu'une assemblée ratifiant des états de fait dans un empire où les barbares s'étaient installés.

18. Pontois Michel, *Avitus, un empereur et des saints*, Éditions Marrimpouey, Pau, 2003.

19. Sur ces chasseurs royaux : Bord Lucien-Jean, Mugg Jean-Pierre : *La Chasse au Moyen Âge : Occident latin ; VI^e-XV^e siècle*,

aussi qu'il était l'ami des oiseaux. Un jour, tandis qu'il bêchait son jardin, un roitelet vint pondre ses œufs dans la tunique que le saint homme avait suspendue au-dehors. Pouvait-il pour cet oiseau exister meilleur refuge ? Ce détail est des plus touchants car des plus simples. Il n'exige aucun autre miracle que celui de la nature tout entière réconciliée avec l'homme juste. Il est d'un tel naturel qu'on l'imagine à l'égal des oiseaux entourant le Christ ou encore ceux voletant autour de saint François. Rien n'y est à proprement parler extraordinaire. Il s'agit d'un fait qui serait passé pour commun à la campagne, et c'est bien là que réside le miracle du légendaire. Celui de suggérer le miraculeux. Rien d'étonnant que ce soit précisément cet épisode que les sculpteurs de Chartres aient choisi pour évoquer Calais. Par ce sujet, ces sculpteurs pouvaient émouvoir les simples gens tout en ayant un discours d'une haute portée morale. La vie de Calais est des plus légendaires, et son départ de Micy fut plus une fuite qu'une décision sainte, plusieurs moines l'ayant suivi : Avit, Daumer, Call et Ulcaphe. On évoque également Almer ou Almirus. Sans doute, la vie à Micy était-elle trop rude pour de jeunes moines aspirant à la liberté. Calais fonda dans le Maine un monastère qui devint Saint-Calais et fut protégé par les rois mérovingiens, le roi Childebart lui ayant fait don d'un grand domaine permettant la fondation d'une abbaye. Un petit bourg se développa autour de cette abbaye, où de nombreux pèlerins venaient. L'abbaye et le bourg furent détruits par les Normands vers 865, mais au XI^e siècle, Saint-Calais retrouva son importance. Le peuple conserva essentiellement de la vie de Calais les épisodes où le saint ermite vivait en profonde harmonie avec la nature. Égal par les miracles à saint Gilles, il fut représenté comme lui à la cathédrale de Chartres. Saint Gilles était le plus prisé, mais l'ermite Calais était en quelque sorte un enfant lointain du pays. Enfin, signalons saint Marcoul, dont nous avons vu quelques traits à propos des rois, comme adepte avant la lettre de saint François, et dans la grande lignée des thaumaturges sous le charme de la vie sauvage. Ses actes rapportent que des veneurs du roi suivaient un lièvre, mais que ce dernier se réfugia auprès de Marcoul qui, d'un simple geste de la main, arrêta dans leur élan les veneurs... Il est vrai que Marcoul était capable de faire taire les grenouilles. Une anecdote assez semblable est agrégée aux faits légendaires de saint Martin. L'apôtre des Gaules sauva un lièvre que deux chiens poursuivaient, il lui avait suffi pour cela de lever sa crosse épiscopale. L'épisode de saint Martin était suffisamment populaire aux XII^e et XIII^e siècles pour que les imagiers nous montrent la scène à la cathédrale de Chartres sur la baie orientale, dite des confesseurs. On y voit deux chiens qui lèchent la crosse du saint homme pour le remercier d'avoir sauvé le lièvre. La scène est des plus touchantes par les moyens utilisés pour narrer le miracle.

LA CHASSE SAUVAGE ET SAINT FRANÇOIS

Tous ces saints protecteurs des animaux trouvèrent d'autant mieux leur place dans la mythologie chrétienne qu'ils s'inscrivaient dans le fond légendaire de la « chasse sauvage », mêlant diverses croyances antiques. Ces chasses

sauvages, associées aux orages et à la nuit, mettaient en scène un chasseur sauvage, des armées fantomatiques ou des rois légendaires disparus, tel le roi Arthur, revenant se livrer à leur occupation favorite. *La Menée Hellequin*, citée par Orderic Vital et Chrétien de Troyes au XII^e siècle, en est une des variantes. On craignait la rencontre avec de telles équipées, et se signer de la croix était le premier acte protecteur à accomplir. Cette chasse antique était une des manifestations terrestres des morts et des disparus, et de tout ce qu'une forêt pouvait contenir de spectres inquiétants et terribles, comme si les vrais dangers des forêts profondes n'étaient pas les bêtes sauvages, mais ceux qui les poursuivaient. Ce serait faire insulte à nos ancêtres de penser qu'ils craignaient réellement les chasses sauvages et leurs chasseurs tirés du domaine des morts. Ces légendes ne faisaient qu'exprimer, sous des formes voilées, les mystères de la mort liés au monde sauvage. L'Église ne pouvait donc que s'inscrire dans ces cycles anciens, en les remaniant et en y substituant des chasseurs touchés par la grâce divine. Pour elle, les spectres n'étaient pas à craindre, pas plus que la nature, œuvre divine. Le véritable ennemi était l'homme sacrifiant aux divinités passées, se livrant à la guerre contre la création, abusant de sa force pour soumettre les innocents et les faibles. Saint François d'Assise²⁰ fut le champion de cette philosophie de réconciliation et son Cantique des créatures en est un des exemples les plus grandioses. La vie de François fut écrite à la demande de l'Église par saint Bonaventure et elle fut vite enrichie de légendes. L'anecdote du loup de Gubbio est révélatrice des légendes antérieures. Un loup sévissait dans la région de Gubbio. Il tuait de nombreux innocents et de nombreux animaux. Saint François intervint et le loup voulut se jeter sur lui, mais François fit le signe de la croix et lui parla : « Viens ici, frère loup ; je te commande de la part du Christ de ne faire de mal ni à moi ni à personne. » Le loup s'arrêta net et se coucha aux pieds de François. François alors parla plus longuement au loup, lui faisant voir tout le mal qu'il faisait en tuant des créatures de Dieu et que, lui, François établissait entre le loup et lui la paix, et que désormais il ne serait plus poursuivi par les chiens ni les hommes...

À y regarder de plus près, cette légende exprime pleinement la philosophie chrétienne en opposition aux rites anciens au XIII^e siècle. Le loup de Gubbio incarne avant de rencontrer François la chasse sauvage, le monde qui est dans l'ignorance de la paix de Dieu. Comme le chasseur sauvage, il tue sans discernement, ne respectant pas l'ordre divin, mais par le signe de la croix, François le soumet et le purifie.

LES OISEAUX DU CIEL ET LES OISEAUX CÉLESTES

Les grands saints ne craignaient pas les fauves et les martyrologes nous le montrent sans cesse. Ainsi en était-il de saint Jérôme et de son lion ; de saint Félix et saint Félicien²¹ contre lesquels on lâcha deux ours et deux lions, qui devinrent doux comme des agneaux, de Daria préservée par un lion, etc. Les

20. (1182-1226).

21. J. D. V., *op. cit.*, vol. I, p. 389 et suiv.

oiseaux bénéficient, on l'a vu avec Blaise et encore avec saint Marin, d'un statut particulier, et des légendes chrétiennes mentionnent souvent leur intervention. Le plus souvent, ils ne sont que la figuration de l'Esprit-Saint, inspirée du baptême du Christ par saint Jean Baptiste, comme la colombe qui se pose sur la tête de saint Fabien, de saint Faustin et saint Jovitas, qui reçoivent l'eucharistie d'une colombe²². Quand ce n'est pas une colombe, c'est un aigle qui remplit cet office, et parfois nourrit le héros comme pour saint Vitus et saint Modeste²³. Les corbeaux sont également présents et sont le plus souvent nourriciers. On peut multiplier ainsi les exemples de ce réemploi des anciens psychopompes ailés.

Une place à part doit être réservée aux oiseaux mythologiques chrétiens. Il s'agit du pélican et du Phénix. Employés comme symboles, ils devinrent au cours du temps des animaux fabuleux, dotés de pouvoirs exceptionnels. Il n'est pas question ici de traiter en détail ces deux princes de l'allégorie chrétienne, tant le sujet est vaste. On se contentera simplement de montrer combien ces symboles furent utilisés et représentés.

Le pélican²⁴ doit son symbolisme au fait qu'il semble nourrir ses petits en puisant dans sa poche ventrale. Pline²⁵ et bien d'autres après lui²⁶ en firent des descriptions qui furent prises pour argent comptant. On imagina que le pélican nourrissait ses petits en se frappant du bec la poitrine pour en faire couler du sang, parce que ses petits naissaient mort-nés. Une telle abnégation, un tel sacrifice de soi ne pouvait que frapper les esprits et l'on y vit une sorte de préfiguration du sacrifice du Christ, assurant par le mystère de l'eucharistie la nourriture spirituelle de ses fils et filles, des enfants de Dieu. Ce pélican fut un sujet de prédilection pour les artistes médiévaux, qui ne manquèrent pas de le mettre en bonne place dans les édifices religieux. On peut le voir par exemple sculpté sur le lutrin de bois du chœur, réservé aux abbesses, dans l'église abbatiale de Remiremont. L'œuvre est postérieure au XV^e siècle, mais témoigne des concepts qui étaient ceux du XIII^e siècle. S'il est souvent dit que le pélican nourrit ses petits par son sang, ce qu'imaginaient quelques non-clercs, les grands auteurs chrétiens y voyaient un tout autre symbole : le sang du pélican ne nourrissait pas ses petits, mais il les ramenait à la vie, tout comme le sacrifice du Christ amène à la vraie vie les chrétiens. Il devint, à ce titre, un des symboles de l'eucharistie.

Sous le delta symbolisant Dieu, seule vraie lumière du monde, se tient le pélican, figure du Christ nourrissant trois de ses petits. La scène est posée sur une sorte de caisse, image de l'Arche d'alliance, au sein de laquelle est montré l'agneau, autre figure du Christ. Sous l'agneau, on voit sept petits reliefs représentant les sept sceaux de l'Apocalypse. Ce magnifique ensemble sculpté n'était pas accessible aux fidèles, qui ne pouvaient accéder à cette partie de l'abbatiale. Le lutrin, porte-livre, en l'occurrence du Nouveau Testament, exprimait plei-

22. J. D. V., *op. cit.*, vol. I, p. 281.

23. *Ibid.*, vol. I, p. 394.

24. Sur le pélican, voir Louis Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, p. 558-568, Albin Michel, Paris, 2006.

25. Pline, *Histoire naturelle*, livre X, LXVI.

26. Tel Isidore de Séville.



76. Église abbatiale de Remiremont.

nement la source des Écritures et leur complétude infinie. Que pouvait retenir d'une telle figure le non-clerc, le paysan ou même le bourgeois ? Celui d'un grand oiseau blanc, animal extraordinaire, habitant des contrées lointaines et dont l'existence suffisait, à elle seule, à montrer la réalité du Christ. La cathédrale Saint-Étienne de Metz nous montre un pélican au portail de la Vierge. Les médaillons de ce portail ont été entièrement refaits, mais à supposer que l'artiste ait suivi l'idée du modèle initial, ce dont on ne peut vraisemblablement pas douter, l'un d'entre eux nous propose un raccourci saisissant avec un autre oiseau des plus mythologiques, le Phénix.



77. *Le Phénix et le Pélican*, cathédrale de Metz.

Le Phénix qui renaît de ses cendres a été employé comme allégorie de la résurrection du Christ. Le Phénix était un des quatre animaux aruspiciens de la Chine de la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), avec la licorne, le dragon et la tortue, et il était chargé de veiller sur l'âme des morts. D'abord nommé Benou dans la religion égyptienne, c'est l'historien grec Hérodote (484 av. J.-C.-v. 425 av. J.-C.) qui l'introduisit dans la mythologie occidentale. Le Benou est un oiseau qui accompagne le dieu Soleil dans sa course, lors de son voyage dans l'Imenti (l'au-delà des Égyptiens). Le dieu entre dans l'Imenti en faucon et en ressort en Benou, dit encore « étoile du matin de Ré ». Il est aussi regardé comme l'âme de Ré ou d'Osiris. Oiseau solaire, sa tête porte les rayons de l'astre. Il apparaît, selon la légende, venant d'Arabie, avec un œuf de myrrhe contenant les restes de son père, tous les 500 ans, à Héliopolis. Avant de mourir, il se construit un nid d'aromates qui prend feu, et il renaît de ses cendres. Il est hermaphrodite. Lactance dit qu'il sert Phébus, son maître.

Il occupe une place toute particulière dans le bestiaire chrétien et alchimique, puisqu'il associe le Ciel, le Soleil, le Feu, le Soufre. La matière première, mise à mort, renaît, tout comme le Phénix. Immortel, il guide l'adepte vers l'*aurum potabile*. Il sera souvent associé au pélican considéré également comme le Christ par les alchimistes, à la suite des travaux d'Origène. Le mot « phoenix » est à rapprocher de *phoenici*, *phoenicé*, désignant autrefois la Phénicie et les Phéniciens. *Phoenici* signifie en phénicien, « rouge pourpre », couleur des étoffes dont ils faisaient le commerce. Le Phénix, oiseau de feu, fait allusion au rouge pourpre dont il partage la racine, et fut traduit en grec par *poienike*, « faiseur de rouge ».

LE LION DE SAINT JÉRÔME

Même Jacques de Voragine trouvait cette légende peu crédible, mais si belle... qu'il nous la rapporte quand même. Le lion médiéval n'est plus le lion que les Romains et leurs alliés pouvaient encore voir au cirque ou dans les contrées d'Afrique, d'Orient ou d'Asie. C'est devenu en France un animal mythique, pour la plupart des hommes et des femmes, à l'exception de ceux qui étaient allés en Orient sur les lieux saints ou qui, à l'occasion de voyages lointains, avaient pu en rencontrer. Si l'animal s'était fait rare dans sa chair, son souvenir collectif était des plus vifs et teinté de mystères. On en avait sous les yeux pourtant de multiples images : ici sur un bas-relief, là sur un médaillon, et encore ailleurs sur une tapisserie, un écu, en pied d'une colonne... Le lion était encore présent par le génie des artistes, mais aussi dans les Écritures. Il rugit dans l'Ancien Testament, il rôde dans le Nouveau, il accompagne saint Jérôme, il avait menacé Daniel dans la fosse, il avait dévoré des martyrs... Il incarnait tout à la fois la puissance royale, le courage, la force, le soleil par sa crinière, et la mort par ses crocs et griffes. Que de contrastes ! Et les voyageurs lointains qui disaient l'avoir vu, d'autres chevaliers l'avoir vaincu... On ne le voyait plus mais il était encore partout.

Le fauve avait un statut d'exception. Il avait été le lion de Judas, et le symbole de l'évangéliste Marc. Comment un félin aussi redouté et admiré avait-il pu acquérir ce statut de défenseur de l'Église, lui qui s'était montré aussi cruel envers les innocents martyrs ? A-t-on tendance à oublier les mauvais jours pour ne garder souvenir que des jours heureux ? La légende apocryphe de Jérôme ne nous fournit guère d'éléments de réponse, sinon un détail.



78. *Chapiteau des lions*, cathédrale Saint-Sernin.

Cette légende du lion de saint Jérôme est une des plus belles et des plus orientales. Elle constitue, à elle seule, un récit autonome dans la vie de Jérôme, probablement insérée dans la vie du saint par une erreur de copiste, ayant confondu Jérôme et Gerasime²⁷. L'abbé J.-B. Roze nous indique que la vie de saint Jérôme paraît tirée d'une compilation d'Eusèbe de Crémone. Saint Jérôme, s'il avait pu la lire par miracle, en aurait été abasourdi, lui qui déclarait à propos du lion baptisé par Paul dans les actes de Thècle : « Les voyages de Paul et de Thècle, et toute cette fable d'un lion baptisé, nous les rejetons au nombre des écrits apocryphes²⁸. » Dans ce récit digne des *Mille et Une Nuits*, un lion blessé à une patte s'en vint jusqu'au monastère où travaillait Jérôme à sa grande œuvre littéraire de traduction de la Bible²⁹. Les moines prirent peur mais Jérôme fit venir à lui le lion et, examinant sa patte, découvrit l'épine d'une ronce. Il s'employa avec ses frères à retirer l'épine et à panser le lion. Celui-ci devint dès lors le lion du monastère, folâtrant parmi les copistes. On lui confia la tâche, car dans une communauté tous doivent travailler, de garder l'âne du monastère. Le lion tous les jours accompagnait l'âne hors du monastère et le gardait des éventuels prédateurs ou voleurs. Hélas un jour, le lion « qui s'était endormi d'un profond sommeil » ne vit pas des caravaniers qui s'emparèrent de l'âne afin de lui faire mener la caravane. Le lion en fut bien dépité et, honteux, s'en retourna dans la communauté. Les moines l'accusèrent d'avoir mangé le lion,

27. J. D. V., *op. cit.*, vol. II, p. 248.

28. *Catal. script. eccl. : in Paulo*.

29. Les citations sont extraites de J. D. V., *op. cit.*, vol. II, p. 247-248.

mais une rapide enquête montra qu'il n'en était rien. Cependant, pour avoir failli à sa mission, il dut effectuer les travaux auparavant confiés à l'âne. On lui faisait porter de lourdes charges et il ne disait rien, parce qu'il se sentait fautif. Un jour, cependant, il vit une caravane en tête de laquelle était son ancien ami ; il bondit aussitôt, s'élança en poussant des rugissements terribles et conduisit sous la terreur toute la caravane des marchands au monastère. « Alors le lion se mit à courir plein de joie dans tout le monastère comme il le faisait jadis, se prosternant aux pieds de chaque frère. Il paraissant en folâtrant avec sa queue demander grâce pour une faute qu'il n'avait pas commise. » Jérôme pardonna aux voleurs après leur avoir fait comprendre qu'il ne fallait pas voler. Les caravaniers en remerciement et en pardon de leur faute donnèrent au monastère la moitié de l'huile qu'ils transportaient et promirent que, toutes les années à venir, eux et leurs descendants en feraient tout autant.

Il s'agit, on le voit bien ici, d'un conte oriental inséré dans une biographie. Cependant, l'apocryphaire voulait faire passer une idée : le lion était un gardien, pourvu qu'il se soumette à Jérôme. Le lion, animal royal, s'était placé sous l'autorité de l'Église. En gardant l'âne qui montre le chemin, il manifestait une allégorie en vogue chez les clercs des XII^e et XIII^e siècles : le pouvoir royal n'était légitime que s'il servait l'Église. Tout roi qui refusait cette tutelle spirituelle était comparable au fauve, mais celui qui se prosternerait devant chaque frère goûterait la félicité. On comprend mieux ce qui poussa Jacques de Voragine à reprendre cette légende. Le discours moral surpassait de loin la réalité de faits, qu'il savait illusoire. C'est ce rôle de gardien, plus que tout autre, que l'on confia aux lions dans l'art religieux médiéval, dans toute l'Europe. On ne faisait que poursuivre l'antique tradition des allées de sphinx, en Égypte, qui menaient aux temples, des portes ornées de lions, comme à Knossos, des allées de lions ailés en Perse.



79. Lion supportant des colonnes, basilique de Bergame.

Un sens symbolique complémentaire nous est donné par le Pseudo-Denys qui en fait le gardien des mystères divins : « Or, par la forme de lion, il faut entendre l'autorité et la force invincible des saintes intelligences, et le secret tout divin qui leur est donné de s'envelopper d'une obscurité majestueuse, en dérochant saintement aux regards indiscrets les traces de leur commerce avec la divinité³⁰ (imitant le lion qu'on dit effacer dans sa course l'empreinte de ses pas, quand il fuit le chasseur³¹). »

Enfin, on ne saurait négliger le lion de saint Marc, l'évangéliste. Dans toute la Vénétie, on le montre couché, une patte posée sur l'Évangile, mais dans l'esprit de ceux qui commandèrent ces représentations de la Sérénissime, il ne fait aucun doute qu'il indique qu'il est le protecteur des lois de la République et que tout un chacun doit s'en souvenir. Pour les hommes et femmes de l'Occident médiéval, les lions sculptés étaient ces gardiens terribles et puissants, à la hauteur de la grande et extraordinaire tâche qui leur était confiée.

L'ÂNE MUSICIEN OU LES MYSTÈRES DE L'ÂNE

On trouve çà et là, dans la sculpture médiévale, des animaux musiciens. Le plus souvent, c'est un âne qui joue de la harpe. Il était déjà présent dans l'iconographie égyptienne et ce thème sera exploité jusqu'au XVII^e siècle. Parfois et plus rarement, c'est un cheval qui joue de cet instrument. On représente également des lièvres musiciens. La croyance populaire, eu égard aux grandes oreilles de l'âne, en fait un animal apte à entendre mieux que n'importe quel autre les secrets de la musique. La harpe est parfois remplacée, en Occident, par la vielle.

À la très grande différence du lion, l'âne est au Moyen Âge un animal bien vivant et des plus communs. Apprécié pour sa ténacité, sa résistance et sa rusticité, l'âne est le cheval du pauvre, le bœuf du faible, le coursier des gens ordinaires. Il jouit, à cette époque, d'une excellente réputation et n'est regardé comme un animal buté ou stupide que par ceux qui ne le connaissent pas. Il est un très bon gardien, et brait à l'approche de tout inconnu qui vient ou passe, il surpasse en ce domaine dans les campagnes le chien ou les oies. L'époque médiévale en fait, en outre, le symbole de la puissance génésique, eu égard à la longueur de son membre et à ses fréquentes et spectaculaires érections. Bien d'autres peuples en d'autres époques lui attribuèrent la même symbolique. Se contentant de peu, doux, subissant la charge sans se plaindre, il incarne *in fine* la véritable humilité, vertu éminemment chrétienne. Présent dans l'Ancien Testament, il avait pris dans le Nouveau une place bien particulière. Il avait été le Christophoros, celui qui porta le Christ aux Rameaux, dans la ville de Jérusalem. Si Jésus-Christ avait choisi une telle monture, c'était pour les exégètes un signe, un geste symbolique. Le Christ, roi d'un autre royaume, ne pouvait avoir la monture des rois de ce monde. L'âne méprisé et courageux était

30. Apoc. IV.

31. Le livre de la *Hiérarchie céleste* de saint Denys l'Aréopagite, traduit du grec par l'abbé Darboy, professeur de théologie au séminaire de Langres, Paris, ancienne maison Debécourt, chap. XV, 8, Saginier et Bray, Libraires éditeurs, Paris, 1845.

donc tout désigné pour remplir cette mission. C'était déjà un âne qui l'avait réchauffé de son souffle alors qu'il n'était qu'un nouveau-né dans la crèche, c'était encore sur un âne qu'il avait pris la fuite en Égypte dans les bras de sa mère, la Vierge Marie. Oui, cet âne que l'on frappe de verges quand la charge est trop lourde et qu'il ne peut plus avancer, que l'on frappe parce qu'il est doux, que l'on méprise parce qu'il est humble ; oui, l'âne était aussi à sa façon un témoin du Christ. Les chrétiens ne s'y trompèrent pas et eurent pour l'âne un regard compatissant. Alors, pour se moquer d'eux, les persécuteurs romains et les persifleurs se moquèrent de ces chrétiens prétendant qu'ils adoraient un homme à tête d'âne. On a retrouvé des graffitis antiques se moquant ainsi d'un Christ à tête d'âne en croix. Déjà, chez les Grecs, l'âne était un Thomas³². Il était la monture de Dionysos (qui signifie « deux fois né »), il participait au culte de Cérès et, à Rome, à celui de Vesta. Les hiérophantes grecs pratiquaient des sacrifices, revêtus d'une peau d'âne.

Toutes les qualités de l'âne ne sont pas apparentes et certaines ne sont connues que des initiés aux mystères anciens. Expliquons-nous. Les Grecs vouaient une admiration toute particulière à l'âne pour ses qualités sexuelles et, dans la célébration des cultes à mystères, la présentation d'organes sexuels venait couronner un processus initiatique. Il ne s'agissait aucunement de cultes orgiaques, prétextes à la débauche, mais de cultes à révélations eschatologiques, où la puissance des moteurs sexuels ne pouvait être ignorée. On sacrifiait des ânes à Priape. Dans *L'Âne d'or* d'Apulée, le héros Lucius est transformé en âne pour ne pas avoir respecté Isis. L'âne recouvre, on le voit, plusieurs symboles. Le premier sens, vulgaire, est celui de la bêtise et de l'animalité. Le deuxième sens a trait à sa puissance génésique, le troisième à la puissance morale et divinatoire. Il est sagesse et douceur comme l'âne prophète Bileam de la Bible³³, qui apporte la parole de Dieu. Dans l'iconographie profane religieuse, c'est un âne qui porte la Vierge jusqu'à Bethléem (on rapprochera le mot de Bethel, bétyle, porte du Ciel). On le retrouve dans le conte *Peau d'Âne*, conte alchimique par excellence, où l'anneau d'or se trouve caché dans une pâte feuilletée, symbole de la terre foliée. On dit de l'âne qu'il est le précurseur de la pierre philosophale. Lorsque la pierre est enfin réalisée, on la nomme alors parfois « âne Timon ». Au Moyen Âge à la fête de l'Âne, que l'on nommait « maître Aliboron », l'on chantait après l'épître : « Cette puissance asine qui a valu à l'Église l'or d'Arabie, l'encens, et la myrrhe de tabor. »

L'âne était donc, sous son apparence paisible, la figuration des mystères. Quand le Pseudo-Matthieu, dans son évangile apocryphe de la Nativité, fit plier le genou à l'âne devant Jésus, c'est à cet âne éleusinien qu'il était fait allusion. Des commentateurs affirment que la présence de l'âne et du bœuf dans la crèche ne fut qu'un ajout destiné à être en accord avec un verset d'Isaïe : « Le bœuf connaît son possesseur et l'âne son maître³⁴. » C'est bien méconnaître

32. Porteur de divinité.

33. Nombres XXII.

34. Isaïe. Proph. I, 3.

la volonté des auteurs qui privilégiaient l'allégorie à la concordance. Il suffira pour s'en convaincre de se reporter aux traités des *Hiérarchies* du Pseudo-Denys. Les saints en firent leur monture, comme saint Martin, et chacun sait que les ânes sont souvent appelés Martin... et Don Quichotte son destrier. L'âne était enfin regardé comme un précurseur, un montreur de chemins. On le mettait à l'avant des caravanes devant franchir des passes délicates, son pas était sûr et, là où il avait posé le sabot, on pouvait poser son pas. C'est à cette qualité que tant de toponymes Pas de l'Âne font allusion, et ces lieux sont presque toujours des passages difficiles ou abrupts.

Les sculpteurs le placèrent sur les cathédrales. À Chartres, il tient un instrument de musique, une vielle pour les uns, une harpe pour les autres.



80. *L'Âne qui vielle* (l'âne joueur de vielle), cathédrale Notre-Dame de Chartres, tour façade sud.

Cet *Âne qui vielle* est en fait une allusion par un jeu de mots à l'âne qui veille. Les qualités de gardien de l'âne étant bien connues. C'est au midi qu'il se tient, annonçant les périls comme les secours. Il est ici en outre la source de l'harmonie, de l'art monial. Les hermétistes le montraient faisant danser les singes de nature, singe étant l'anagramme de « signe ». L'humble monture trouva enfin une place de choix. Annoncer la régénération de l'humanité par le Christ. Pouvait-on trouver meilleure image pour celui qui justement incarnait cette puissance génésique, que l'on disait venue d'Orient ?

LES BŒUFS DE LAON

Le bœuf³⁵ a longtemps été la seule source d'énergie mobile avec les animaux de trait, mais il l'emporte sur tous par sa puissance tranquille. Richesse de la Gaule, au service d'une agriculture déjà renommée dans l'Antiquité, il fut également le témoin et l'artisan de bien des constructions. Sa force, sa taille le mettaient à l'abri des bêtes sauvages, et qui possédait une paire de solides bœufs pouvait se dire aisé et envié. Dans tout le monde antique, les bœufs furent présents et employés. Leur valeur était telle que le sacrifice d'un bœuf était un acte témoignant de la grande richesse de celui qui l'offrait. Que ce soit en Grèce, chez les Hébreux, chez les Perses, et à Rome, le bœuf était l'animal sacrificiel par nature, car en se séparant d'un tel animal, on consentait un énorme don, on acceptait une très grande perte. C'était un sacrifice d'exception. Rome pratiquait le triple sacrifice dit « suovetaurile », où l'on tuait un porc, un mouton et un taureau. Certains sacrifices tenaient lieu de baptême rituel par le sang, et un taureau ou un bœuf était une source abondante de sang et de graisse. Le sang est le liquide baptismal magique par excellence. On lui substitua par la suite du vin, dont la couleur était analogue et même la texture, puisque les vins antiques étaient assez épais, chargés de mil et d'aromates. Ces vins étaient si puissants qu'on les coupait d'eau ou de vinaigre doux. On le retrouve sous des formes variées au sein de rites initiatiques, dont la plus tragique expression est celle de la Cène du Christ. Le baptême du sang pouvait prendre des formes symboliques, comme à l'occasion du culte de l'Artémis taurobole à Halaé, où la prêtresse se contentait de pratiquer une petite incision dans la gorge d'un autre prêtre. Elle recueillait quelques gouttes de sang qui étaient répandues sur l'autel. À Rome, dans le culte de Mithra, on en vint à égorger un taureau au-dessus d'une fosse recouverte d'un plancher, percé de très nombreux trous. Le prêtre, sous la fosse, était au sens propre baigné de sang ! Selon Dion Cassius, Catilina fit prêter un serment aux conjurés et leur fit boire un peu de sang, et Cassius ajoute, « suivant l'usage dans les sacrifices solennels ».

Le bœuf figurait donc l'offrande sacrificielle la plus élevée qui soit, tant en termes de coût et de renommée, qu'en termes de traditions. Il figurait aussi pour les gnostiques alexandrins dans le bestiaire magique égyptien. Il était Apis et féminisé Hathor ; il était sacré, on lui avait réservé le serapeum.

Dans la crèche, le Pseudo-Matthieu ne manqua pas de le faire figurer à côté de l'âne et, comme son compagnon, il réchauffe de son souffle l'enfant Dieu. Dans ce simple fait se trouvaient réunies les traditions de l'Orient, de l'Asie, de l'Égypte et de la Grèce, du Septentrion et du Midi. L'ancienne divinité n'avait plus qu'à plier le genou devant l'Enfant Jésus. Il était aussi l'image du sacrifice futur du Christ. Dès les premiers siècles, le bœuf jouissait d'une haute estime chez les Pères de l'Église, comme en témoigne le Pseudo-Denys : « La forme de bœuf appliquée aux anges exprime leur puissante vigueur, et qu'ils ouvrent

35. Sur la symbolique christique du bœuf, voir Louis Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, p. 126-128, Albin Michel, Paris, 2006.

en eux des sillons spirituels, pour y recevoir la fécondité des pluies célestes : les cornes sont le symbole de l'énergie avec laquelle ils veillent à leur propre garde³⁶. »

L'extrême Occident médiéval en fit le symbole de la puissance apaisée au service du Bien, le symbole du sacrifié et donc de l'initié. On prêta pour ce fait aux bœufs un très grand nombre d'inventions de lieux saints. Au mont Saint-Michel, ce furent des bœufs qui indiquèrent à Aubert, l'évêque d'Avranches, le lieu où Michel est apparu. Au mont Gargan, en Italie, ce furent encore des bœufs qui firent cette découverte. Parfois, on leur confia le choix du lieu où se construirait la sépulture d'un saint, en les laissant aller. Ce furent deux bœufs qui choisirent le lieu de la sépulture et ils s'arrêtèrent au monastère de la sainte Colombe pour choisir le lieu où serait inhumé saint Patrocle... L'endroit devint un lieu de pèlerinage.

Enfin, sans eux, l'Occident médiéval n'aurait pu édifier les cathédrales. Une légende assure que des bœufs apparurent miraculeusement pour permettre la poursuite des travaux de la cathédrale de Laon. Les architectes n'omirent pas cette légende et, depuis plus de huit siècles, 16 bœufs se tiennent en haut des deux tours de la façade, en compagnie d'autres animaux.



81. Cathédrale de Laon, *tour des bœufs*.

Il se pourrait aussi que ces bœufs de Laon aient été placés par référence au Livre des Rois³⁷ de l'Ancien Testament, dans lequel est décrite la mer d'airain, supportée par les taureaux, et encore en tant que veilleurs, allusion à l'évangéliste Luc, que l'on représentait sous la forme d'un taureau. On peut y voir également une réunion symbolique qui ne se produisait qu'une fois l'an dans la cathédrale. La veille de Noël avait lieu la procession de l'âne. Ce jour-là, les

36. *Le Livre de la Hiérarchie céleste*, saint Denys l'Aréopagite, traduit du grec par l'abbé Darbois, professeur de théologie au séminaire de Langres, Paris, ancienne maison Debécourt. Chap. XV, 8, Saginier et Bray, Libraires éditeurs, Paris, 1845.

37. Rois VII, 23-26.

bœufs du dehors et l'âne du dedans faisaient de la cathédrale tout entière un berceau pour l'Enfant Jésus.

LE PETIT MONDE DES RONGEURS

Le grand péril pour les villes et les campagnes était la disette. Sauvegarder les aliments secs de la dent des rongeurs était une nécessité. On prenait soin de bien enfermer les céréales dans les greniers, de clore les portes, de refermer les tonneaux et les jarres, bref de ne pas voir les provisions mangées par d'autres bouches que celle de l'homme. On se racontait les prouesses de ces rats capables, par toutes sortes de moyens, de s'approprier le grain, l'huile ou les œufs. Les chats rapportés des premiers pèlerinages, puis des croisades, se montraient à la hauteur, mais l'ennemi paraissait si sournois, si rusé, si insaisissable qu'on se défiait, en tout temps, quand bien même on ne le voyait pas. Les rats en ce sens étaient comparables au démon par leurs capacités de nuisance et leurs manières sournoises. Les artistes médiévaux à Vézelay se plurent à nous montrer quatre rats au pied d'une colonne de la basilique Sainte-Madeleine, en train de ronger la base de la colonne. On pourrait n'y voir qu'une facétie d'artiste, mais ce serait faire là une grossière erreur, car rien dans ce genre d'édifice n'est fortuit. Ces quatre rats, que l'on ne s'y trompe pas, sont en train de ronger l'Église. L'Église n'est pas à l'abri du démon. Elle se doit donc d'être vigilante et de porter attention même à de petites choses qui semblent insignifiantes et dont les conséquences pourraient s'avérer terribles. La famine de l'esprit serait la pire des choses. Cette vigilance de l'esprit est donc une qualité primordiale. À Chartres, on peut voir une sorte de lutin ou de petit diable, prisonnier dans la pierre et cherchant à quitter l'édifice. C'est encore une des illustrations des périls qui guettent l'Église. Ils sont discrets, imperceptibles, et pourtant comme les rongeurs, si l'on ne veille pas au grain, à la solidité de l'édifice, ils sont capables de le jeter à bas. Quelles galeries ont été creusées par ce rongeur de pierre. Qu'il sorte et qui sait s'il n'irait pas infecter de son venin toute la maison ? Il est maintenu, captif, comme dans le secret de la confession.



82. Porche latéral, Vézelay.



83. Notre-Dame de Chartres.

LE COCHON

On le rencontre dans de nombreuses légendes, car il tenait un rôle alimentaire très important dans l'Occident chrétien. Il n'est que de voir l'intervention de saint Blaise en faveur de la veuve, dont le pourceau avait été emporté par un loup. Parfois, seule richesse de l'indigent, il est à la fois protégé et honni. Cette contradiction résulte de plusieurs malentendus. Le premier est relatif à son appellation et aux confusions avec des mots phonétiquement proches, comme ceux de « soçons » ou *socius*. On se reportera à la notice consacrée à saint Antoine dans cet ouvrage au sujet de ces confusions. L'autre grande source de malentendus résulte des très nombreux accidents provoqués par les porcs qui vauquaient librement aussi bien à la ville qu'à la campagne. Il existe de nombreuses relations de ces accidents tragiques, au cours desquels des porcs dévorèrent des enfants en bas âge. Des procès dans lesquels on fit comparaître des truies ou des verrats furent même instruits, et les coupables condamnés. On fit bientôt obligation à ceux qui laissaient vaquer les porcs de leur faire porter une muselière. Les cochons, malgré tout, possédaient de nombreux avantages. Ils remplissaient un rôle de nettoyeurs, se nourrissant des déchets alimentaires. Ils dévoraient les épluchures, les charognes, buvaient les eaux grasses ou sales, bref, ils étaient avant la lettre les agents de l'assainissement des voies publiques. Ensuite, bien évidemment, ils étaient consommés et tout était employé, sans quasiment aucun déchet. Il nous reste de ces temps pas si lointains des expressions comme « dans le cochon tout et bon » pour le côté positif, ou encore « si les petits cochons ne les mangent pas »... même en parlant de petits enfants ! Les interdits alimentaires des musulmans et des juifs n'eurent que peu d'impact sur les chrétiens d'Occident, mais le rôle de fossoyeur dévolu aux porcs, les conditions où on les tenait en élevage en firent le symbole de la malpropreté et de la souillure. Comment pourtant concilier ces interdits sous-jacents ? Par un rituel quasi sacrificiel : on tue le cochon. On le pend, on l'égorge, on recueille son sang, on l'ébouillante, on le rase. « Tuer le cochon » n'était pas un acte

ordinaire et nécessitait un rituel, suivi d'un repas pris en commun. C'était un événement et ça l'est encore dans les campagnes. Cet animal si commun était doté d'une personnalité mythique. On le retrouvera, hissé par les artistes médiévaux en haut des édifices, mué en gargouille déversant l'eau du ciel.



84 et 85. Cloître de la cathédrale Saint-Étienne de Toul. En haut, un cochon muni de sa muselière. En bas, sans muselière.



DRAGONS ET MONSTRES

Des dragons et des hommes

Les dragons tiennent une place importante dans la mythologie médiévale. Si dans les légendes chrétiennes ils servent, pour l'essentiel, de faire-valoir aux saints, si dans les cycles chevaleresques ils ne sont que des animaux fabuleux destinés à montrer la force et le courage de leurs vainqueurs, ils furent bien avant le symbole des forces obscures. Les conceptions antiques que l'on en avait se traduisirent au Moyen Âge par des traits merveilleux. Mais, à l'origine des récits hagiographiques ou chevaleresques, on retrouve des préoccupations qui semblent être nées avec l'apparition de la conscience humaine. On trouve aussi, dans ces récits, des traces de cultes anciens qui alimentent encore aujourd'hui le folklore populaire. On lira les lignes consacrées à saint Georges dans cet ouvrage, relativement aux dragons et à leur symbolisme. De nombreuses cités eurent leur dragon vaincu par un saint ou une sainte. Celui de Metz, le Graouilly, dont on promena l'effigie dans les rues jusqu'au XIX^e siècle fut vaincu

par saint Clément, le premier évêque de la ville. On peut le voir aujourd'hui représenté dans la crypte de la cathédrale et au portail de la Vierge. On peut le voir également accroché en l'air dans la rue Taison, à proximité de l'édifice sacré. La rue Taison évoque la « Toyson », Toison d'or des Argonautes. La légende³⁸ rapporte que l'évêque de Metz, qui était un neveu de Pépin, fit la translation en 763 des restes de saint Gorgon dans le monastère de Gorze en Gaule. Il faut peut-être y voir un des éléments qui contribuèrent à la légende du Graoully. Gorgon évoque par son patronyme Gargantua, le géant, et encore les Gorgones, monstres fabuleux, et aussi saint Georges. Saint Michel, vainqueur du dragon, apparut en Italie au mont Gargan...



86. *Le Graoully crachant des flammes*, cathédrale de Metz, portail de la Vierge.

La vie de saint Sylvestre, qui fut pape à Rome, contient une anecdote qui en dit long sur ces dragons, puisqu'à la demande de Constantin³⁹, il en débarrassa un fossé. Le dragon tuait plus de trois cents hommes par jour. Le vainqueur de Ponte Milvius ne manquait pas de moyens militaires ni d'hommes aguerris. S'il demanda l'intervention du pape, c'est que ce dragon était d'une autre nature, et qu'il appartenait à un homme de Dieu de le vaincre. Sylvestre pria et eut la vision de saint Pierre qui lui commanda de descendre au fossé, avec deux de ses prêtres, et de prononcer une formule qui est une authentique expression d'exorcisme magique, commençant par une évocation des puissances célestes tirée du Credo : « Notre Seigneur Jésus-Christ, né de la Vierge, qui a été crucifié et enseveli, et est assis à la droite du Père, doit venir pour juger les vivants et les morts », suivie d'une exécration : « Or toi, Satan, attends-le dans cette fosse tant qu'il viendra... » Pierre lui demanda ensuite de lui lier la gueule avec un fil et d'apposer dessus un sceau où serait gravé le signe de la croix, et de manger ensuite le pain qu'il aurait préparé. Ce que fit Sylvestre. On a là, sous les yeux, un rituel de désacralisation d'un lieu païen et sa transformation en lieu saint. Ce type de cérémonie était souvent accompagné de la destruction physique d'un temple ancien ou d'une statue. C'est ce que l'on trouve à mots couverts dans une

38. J. D. V., *op. cit.*, notice sur saint Gorgon, vol. II, p. 188.

39. Ces fait, faut-il le préciser, sont légendaires (J. D. V., *op. cit.*, vol. I, p. 104).

partie de la légende de saint Donat⁴⁰, dans laquelle on lit qu'après avoir abattu un dragon en Épire en lui crachant dans la gueule, il dut employer huit paires de bœufs pour tirer hors du lieu le cadavre du dragon pour le brûler de peur que l'air ne fût vicié par sa puanteur. Saint Donat était un briseur d'idoles... Jacques de Voragine, qui transcrivit cette légende, nous en donne une variante dans la notice consacrée à Donat. Le démon se tenait près d'une fontaine et, quand la fontaine fut détruite, Donat en fit édifier une nouvelle. Ces dragons sont donc nombreux dans les écrits des premiers siècles, où le paganisme et les cultes orientaux étaient encore en vogue. On citera pour mémoire, tant il y eut de ces combats, Matthieu qui mit un dragon en fuite, saint Georges, le dragon chassé d'une statue de Mars par saint Philippe apôtre, etc.



87. *Saint Georges vainc le dragon*,
basilique de Saint-Nicolas-de-Port,
vitrail réalisé vers 1510.

Serpents, basilics et crapauds

Assimilés aux dragons, de nombreux animaux plus ou moins mythologiques, accompagnent les idoles. Les formes rampantes ont la faveur des hagiographes, des exégètes et des artistes. Le serpent, sous tous ses aspects : en premier lieu car il fut celui qui tenta Ève et l'entraîna dans la chute avec Adam ; en second lieu, car il possède une charge symbolique exceptionnelle, héritée de nombre de mythologies antiques ; en dernier lieu, à cause du danger mortel de ses morsures. Voici de quoi propulser les serpents dans les méandres obscurs de l'imaginaire collectif. Lors de l'apogée médiévale, il resta cepen-

40. *Histoire tripartite*, livre IX, chap. XLVI.

dant et paradoxalement assez secondaire dans l'imagerie populaire. Depuis quelques siècles déjà, l'Église en avait fait le symbole du Malin, du diable. On le voit principalement représenté sur les grands édifices religieux, aux portails consacrés à la Vierge. On le voit enroulé sur l'arbre de la connaissance, Ève étant debout auprès de l'arbre. Il n'est montré que pour signifier que le péché sera aboli avec l'avènement du Christ, et que la Vierge plus tard l'écrasera du talon. Le Couronnement de la Vierge ou son Assomption témoignent avec vigueur de l'abolition de l'ancienne malédiction. Des légendes assuraient, et ce dès les premiers siècles de l'Église, que le cerf était capable de tuer les serpents. Les bois du cerf étant assimilés au bois de la Croix, l'image s'imposait d'elle-même. Le Christ était vainqueur du Mal. Mais le serpent revêtait un double symbolisme, celui du diable, du tentateur, mais aussi celui de l'intermédiaire céleste. Messager de vie et de mort, il était l'attribut d'Hermès Mercure et était présent dans de nombreuses mythologies. Le sujet du symbolisme du serpent est immense, et je renverrai aux pages qui lui sont consacrées dans *Le Bestiaire du Christ* de Louis Charbonneau-Lassay⁴¹. Le serpent fut un des emblèmes du Christ et il figurait, à ce titre, sur les crosses épiscopales dès le XI^e siècle⁴².



88. Bas-relief de la cathédrale Notre-Dame de Paris, *Le Serpent d'airain*.
Porté sur un écu, il symbolisait la médecine ou les sciences et la Prudence.

Ce caractère ambivalent fit qu'au Moyen Âge on représenta le serpent de telle sorte qu'on pouvait facilement identifier le bon ou le mauvais. Pour le serpent du Christ, les crosses, les serpents crucifiés ou enroulés sur les branches horizontales du tau, ou encore dressés, la tête tournée vers le ciel. Pour le serpent

41. Charbonneau-Lassay (Louis), *Le Bestiaire du Christ*, p. 766 à 790, Albin Michel, Paris, 2006.

42. *Ibid.*, p. 775.

du Malin, les serpents rampant, la tête tournée vers la terre, sous le talon de la femme ou encore sous les pieds d'un saint. La dualité serpentine chrétienne tenait à plusieurs motifs. Tout d'abord, le Christ lui-même en avait fait un des symboles de la prudence, recommandant aux apôtres d'être « prudents comme le serpent⁴³ ». Ensuite, le serpent né du bâton de Moïse, et que Moïse avait jeté aux pieds de Pharaon, avait dévoré les serpents des magiciens de Pharaon. Ce bâton-serpent, pour les exégètes, était bien sûr une des préfigurations du Christ. En dernier lieu, le serpent d'airain que fit Moïse, à la demande de son peuple et sur les conseils de Yahvé. Ce serpent d'airain placé sur un poteau était un serpent sauveur : « L'Éternel dit à Moïse : “Fais-toi un serpent brûlant, et place-le sur une perche ; quiconque aura été mordu, et le regardera, conservera la vie.” Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche ; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie⁴⁴. » Le Christ mentionna le serpent d'airain de Moïse⁴⁵. Les imagiers médiévaux se contentèrent de faire du serpent essentiellement le symbole du Malin, en lui faisant subir toutes sortes d'avanies statuariques et, parfois, en le dotant d'une tête féminine, comme à Notre-Dame de Paris. L'imagier s'inspira en fait, pour cette sculpture, du portail des légendes des vouivres. Le serpent d'airain fut réservé le plus souvent aux objets sacramentaux.

Le basilic, quant à lui, était peu connu du peuple. Il restait un symbole de clercs qui s'en tenaient à la mythologie grecque, dans laquelle des serpents naquirent du sang de la tête tranchée de la gorgone Méduse, ou encore de Lucain dans *La Pharsale*⁴⁶, et ce fut la Renaissance qui lui donna ses lettres de noblesse. Il fut représenté parfois sous les pieds du Christ, par allusion au psaume XCI : « Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon. Puisqu'il s'est attaché à moi, je le délivrerai ; je le protégerai puisqu'il connaît mon nom⁴⁷. » L'aspic était pris parfois pour le basilic. On peut le voir sous les pieds de Jésus-Christ à la cathédrale de Chartres, au trumeau de la baie centrale du portail sud. Cette confusion montre sans ambiguïté que la mythologie du basilic était peu développée aux XII^e et XIII^e siècles, étant réduite à quelques traits légendaires inspirés, entre autres, des écrits de Vincent de Beauvais, dans son *Speculum majus*, au livre XX, où il le décrit comme étant né de l'œuf d'un coq. Il a une tête de coq et une queue de vipère. En ce sens, il est le coquatrix. C'est sous cette forme mi-coq mi-serpent que les artistes médiévaux le montrèrent dans bien des cathédrales, comme au Mans, à Amiens, à Sens, à Poitiers, ou encore dans des abbayes ou basiliques, comme à Vézelay. C'est sous cette forme ambiguë qu'il est le plus symbolique, étant en quelque sorte la représentation directe de l'union du fixe, le serpent, et du volatile, le coq. Il était ainsi une des images du mariage du haut et du bas, du ciel et de la terre.

43. Matthieu X, 16.

44. Nombres XXI, 7-9.

45. Jean III, 14.

46. Livre IX.

47. Psaume XCI, 13, 14.

Le basilic est également mentionné par Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée* sous le nom d'« aspic » pour peu que l'on assimile le basilic à l'aspic, et c'est sous ce dernier nom que Voragine le cite dans la notice qu'il consacre aux saints Barlaam et Josaphat : « La place où sont les quatre aspics, c'est le corps composé de quatre éléments, dont les désordres amènent la dissolution de ce corps. Le dragon terrible est la gueule de l'enfer, qui convoite de dévorer tous les hommes⁴⁸. » Notice dans laquelle il cite en outre la licorne. Ces animaux ne sont pas cités par l'hagiographe à titre de zoographe de l'imaginaire, mais tout simplement parce qu'ils sont symboliques.

Le crapaud n'eut pas tant d'honneurs médiévaux, et il dut se contenter de figurer la laideur et donc le diable. Les bestiaires médiévaux en font peu de cas et c'est encore une fois la Renaissance qui le tira de l'oubli pour en faire un des compagnons des sorcières et sorciers.



89. Cathédrale de Chartres.

Tous ces animaux plus ou moins fabuleux, comme le coquatrix, le basilic et autres serpents diaboliques, procèdent de la mythologie générale des dragons. Les imagiers médiévaux en firent des assemblages variés, mêlant corps de serpent, de crapaud, de femme ou d'homme, avec des têtes de chien, de cochon, de lion, puis des ailes de chauve-souris, d'aigle, et des pattes de bouc, de bœuf, de poule... jusqu'à ce que le peuple et même les clercs devinssent incapables d'identifier clairement et précisément quel animal mythique ou symbolique ils avaient sous les yeux. L'important n'était pas là. Il était de montrer que les assemblages contre nature ne produisent que des monstres, des erreurs et des

48. J. D. V., *op. cit.*

diableries. Ces assemblages contre nature étaient ceux résultant de l'homme et du péché, de l'homme et des vices.

La licorne

La licorne n'est pas un animal mythologique au sens où nous l'entendons communément, car elle n'est pas liée à un cycle légendaire complet. Elle n'intervient que de temps à autre et relève plus de l'imaginaire suscité par des curiosités animales que d'une volonté mythologique. De très nombreux ouvrages traitent de ce sujet et les curieux pourront les consulter⁴⁹. À l'origine de l'animal fabuleux se tiennent des textes anciens relatant des observations d'animaux inconnus. Ainsi Pline l'Ancien⁵⁰ dans ses *Histoires naturelles* parlant de *monokéros*, c'est-à-dire d'un animal à une corne pour évoquer le rhinocéros. Le vocable « licorne » n'apparaît qu'au XIV^e siècle, emprunté à l'italien *alicorno*. Aristote et bien d'autres en avaient parlé. Pour ces auteurs, il s'agissait d'animaux vus pour la première fois par des voyageurs qui les décrivaient avec force détails très amplifiés, plus propres à satisfaire les vantardises que la science. La licorne qui nous intéresse est celle qui apparut au haut Moyen Âge, dite « unicolore blanche », « cavale unicolore », etc. On la décrivait comme portant sur le front une corne unique, longue et torsadée. La description de la corne correspondait à celle du narval que des pêcheurs capturaient parfois. Sa fortune chrétienne est tardive, bien que la première version du *Physiologus*⁵¹ en parlât déjà dès le II^e siècle, à propos d'une technique de chasse, où l'appât destiné à se saisir du monokéros était une jeune fille, vierge, bien sûr. Les traductions et différentes reprises donnèrent progressivement corps à la diffusion légendaire de la licorne, grâce à la diffusion des bestiaires médiévaux, ouvrages destinés soit à servir de modèles aux artistes soit à dresser une description générale du monde animal. C'est ainsi qu'à compter du XII^e et du XIII^e siècle surtout, on vit se multiplier des représentations de l'animal, tant sur des tapisseries que sur des parchemins, représentations directement inspirées de la scène décrite par le *Physiologus* : la jeune vierge à proximité de la licorne dont un chasseur perçait le flanc. Tous les auteurs de bestiaires médiévaux exploitèrent ce thème, comme Guillaume Le Clerc de Normandie dans son *Bestiaire Divin*, qui enjoliva la scène de considérations sur le caractère sauvage et irréductible de l'animal. D'autres ajoutèrent des détails nouveaux, propres à étonner les lecteurs, à l'enseigne de Philippe de Thaon qui, au début du XIV^e siècle, précisa que la vierge devait découvrir son sein, puis « la licorne sent son odeur et vient à la pucelle, baise son sein et s'y endort, ce qui entraîne sa mort⁵². » Dès lors, la faveur médiévale envers la licorne fut réelle, mais la licorne, d'animal sauvage et féroce devint un animal

49. Voir, à ce titre, le livre de Francesca Yvonne Caroutch, *La Licorne : symboles, mythes et réalités*, éditions Pygmalion, Paris, 2002.

50. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre VIII, chapitre XXXI.

51. *Physiologos, Le Bestiaire des bestiaires*, texte traduit du grec, introduit et commenté par A. Z., Jérôme Millon, Grenoble, 2004.

52. Cité par Philippe de Thaon, *Bestiaire*.

positif, et fut regardée par les symbolistes comme une des figurations de l'Esprit-Saint, de l'âme, du Christ. La jeune fille représentait la Vierge Marie, et la licorne l'Esprit-Saint qui permettait à Marie de concevoir sans faute. Jacques de Voragine évoqua la licorne dans la notice qu'il consacra à saint Barlaam et saint Josaphat, au sein de *La Légende dorée*. Il ne l'employa qu'à des fins apolo-gétiques et symboliques et, tout comme pour le basilic, la réalité de l'animal n'était pas son objet de discours : « Ceux, disait-il, qui convoitent les délectations corporelles et qui laissent mourir leur âme de faim, ressemblent à un homme qui s'enfuirait au plus vite devant une licorne qui va le dévorer, et qui tombe dans un abîme profond. Or, en tombant, il a saisi avec les mains un arbrisseau et il a posé les pieds sur un endroit glissant et friable ; il voit deux rats, l'un blanc et l'autre noir, occupés à ronger sans cesse la racine de l'arbuste qu'il a saisi, et bientôt ils l'auront coupée. Au fond du gouffre, il aperçoit un dragon terrible vomissant des flammes et ouvrant la gueule pour le dévorer ; sur la place où il a mis les pieds, il distingue quatre aspics qui montrent la tête. Mais, en levant les yeux, il voit un peu de miel qui coule des branches de cet arbuste ; alors il oublie le danger auquel il se trouve exposé, et se livre tout entier au plaisir de goûter ce peu de miel. La licorne est la figure de la mort, qui poursuit l'homme sans cesse et qui aspire à le prendre ; l'abîme, c'est le monde avec tous les maux dont il est plein. L'arbuste, c'est la vie de chacun qui est rongée sans cesse par toutes les heures du jour et de la nuit, comme par un rat blanc et, un noir, et qui va être coupée. La place où sont les quatre aspics, c'est le corps composé de quatre éléments, dont les désordres amènent la dissolution de ce corps. Le dragon terrible est la gueule de l'enfer, qui convoite de dévorer tous les hommes. Le miel du rameau, c'est le plaisir trompeur du monde, par lequel l'homme se laisse séduire, et qui lui cache absolument le péril qui l'environne. » Nulle description de l'animal chez Voragine, chez qui la licorne reste un symbole de mort. Il n'évoque pas plus le fait que la licorne ne puisse être approchée que par une jeune vierge...

La licorne, si prisée des élites, l'était moins par le peuple, et les représentations populaires, c'est-à-dire visibles de tous et par tous, furent quasi absentes aux XII^e et XIII^e siècles. La licorne resta ignorée des tympan, des voussures, des ébrasements et des vitraux, alors qu'elle triomphera plus tard dans l'art des tapisseries, avec la célèbre série dite de *La Dame à la licorne*.

Des dragons et des femmes

Sainte Marguerite

Non seulement les chevaliers mythiques et les soldats de l'Église durent combattre des dragons, mais des femmes furent du nombre de leurs vainqueurs ou l'objet même de la lutte. La fille d'un roi, fille dont on ignore le nom, fut sauvée du dragon par saint Georges. La vierge est souvent représentée écrasant du talon le serpent parfois figuré comme un dragon. Sainte Marthe vainquit la tarasque, mais c'est la légende de sainte Marguerite qui nous donne le plus bel

exemple du triomphe de la femme sur le dragon. Une fois de plus, Jacques de Voragine qui, pour cette légende, puisa dans les écrits de Théotime sera notre guide⁵³. Il commence par une interprétation étymologique dont il est coutumier, voyant dans le patronyme le symbole de l'hémostase, c'est-à-dire l'arrêt de l'écoulement du sang, et de la pierre blanche qui en possède la vertu. Marguerite selon ces écrits était née à Antioche. Elle était la fille « de Théodose, alias Edesius, patriarche des gentils ». Elle reçut à l'âge de raison le baptême, et son père en conçut à son égard une grande haine. Âgée de quinze ans, alors qu'elle gardait les brebis de sa nourrice, le préfet Olibrius⁵⁴ passant par là remarqua sa très grande beauté. Alors il envoya ses esclaves pour se saisir d'elle ajoutant que, si elle était de condition libre et noble, il en ferait sa femme. Comme dans toutes les légendes construites sur le même thème, la jeune fille repoussa les avances du Romain et débattit avec lui de Jésus-Christ, ce qui ne fut pas du goût du prétendant qui la fit emprisonner. Naturellement, le narrateur introduisit comme toujours une possibilité de ne pas subir le martyre par de nouvelles propositions et suppliques du préfet : « Mais le lendemain, il la fit appeler en sa présence et lui dit : “Jeune fille frivole, aie pitié de ta beauté, et adore nos Dieux pour que tu sois heureuse.” Elle répondit : “J'adore celui devant lequel la terre tremble, la mer s'agite, et toutes les créatures sont dans la crainte.” Le préfet lui dit : “Si tu ne m'obéis, je ferai déchirer ton corps.” » Marguerite refusa, alors « le préfet la fit suspendre au chevalet ; puis il la fit battre d'abord avec des verges, ensuite avec des peignes de fer, si cruellement, que ses os étaient dénudés, et que le sang ruisselait de son corps comme de la fontaine la plus limpide ». Des témoins supplièrent Marguerite de céder, car il était temps encore. Rien n'y fit, la jeune vierge attendit la couronne du martyre. Un nouveau sursis fut cependant accordé malgré les insultes proférées par la vierge : « “Chien impudent et lion insatiable, tu as pouvoir sur le corps, mais J.-C. se réserve l'âme.” Or, le préfet se couvrait la figure avec sa chlamyde, car il ne pouvait supporter la vue d'une telle effusion de sang. Il la fit ensuite détacher et ordonna de l'enfermer dans une prison, où une clarté merveilleuse se répandit... » On ne peut bien sûr que douter à ce point de la réalité des supplices infligés qui, s'ils avaient été réels, auraient déjà emporté Marguerite à la mort. Dans son cachot, Marguerite supplia le Christ de lui faire voir quel était l'ennemi contre lequel elle devait lutter : « ... Et voici qu'un dragon effroyable lui apparut ; comme il s'élançait pour la dévorer, elle fit un signe de croix, et le monstre disparut : ou bien, d'après ce qu'on lit ailleurs, il lui mit sa gueule sur la tête et la langue sur le talon et l'avalait à l'instant ; mais pendant qu'il voulait l'absorber, elle se munit du signe de la croix ; ce qui fit crever le dragon, et la vierge sortit saine et sauve... » Mais Voragine d'ajouter aussitôt : « Mais ce qu'on rapporte du dragon qui la dévora et qui creva est regardé comme apocryphe et de peu de valeur. » Voragine veut bien croire à l'apparition du dragon, mais refuse le fait que celui-ci ait dévoré la jeune vierge. Évidemment notre narrateur sait que ce dragon est allégorique,

53. J. D. V., *op. cit.*, vol. I, p. 452 et suiv.

54. Le nom de ce préfet semble inspiré de celui de l'empereur Olibrius, qui ne fit qu'une apparition des plus courtes dans l'histoire romaine.

comme il l'écrit par après. « Mais Marguerite le prit par la tête, le jeta par terre sous elle ; et lui posant le pied droit sur le crâne, elle dit : “Sois écrasé, superbe démon, sous les pieds d'une femme.” » Le dragon dominé devint une figure type de la victoire de la vertu sur le vice. La vierge fut représentée le serpent sous son talon. Pour les Pères de l'Église, la malédiction du serpent sur Ève était abolie. La discussion avec le dragon maintenu sous le talon de Marguerite est l'occasion de décrire ce qu'il est vraiment : « Il était acharné à les séduire : et comme il était jaloux, à l'égard des hommes de la félicité qu'il avait perdue, sans pouvoir la recouvrer, il n'avait cependant pour but que de la ravir aux autres. Et il ajouta que Salomon renferma une multitude infinie de démons dans un vase, et qu'après sa mort ces esprits malins jetaient du feu de ce vase ; les hommes, dans l'idée qu'un grand trésor y était renfermé, le brisèrent : et les démons qui en sortirent remplirent les airs. Quand il eut dit ces mots, la vierge leva le pied et lui dit : “Fuis, misérable”, et aussitôt le démon disparut. » Le lendemain, Marguerite fut tirée de son cachot, présentée à son juge qui, une dernière fois, lui demanda de sacrifier aux idoles. Alors elle eut à subir d'affreuses épreuves. On la dénuda, on la brûla avec des torches, mais elle ne sembla pas souffrir. On la plongea dans de l'eau froide, mais elle supporta cette immersion et émergea intacte. Cinq mille témoins se mirent à croire mais ils furent décapités aussitôt, puis vint le tour de la jeune vierge.



89 bis. *Sainte Marguerite et le dragon*,
cathédrale Saint-Étienne de Toul.

Cette légende, on le voit, reprend tous les archétypes du martyr des vierges. Cependant, la scène du dragon est d'une grande force symbolique et c'est un des très rares récits où l'allégorie est explicitée. Le dragon représente le démon, Satan, c'est-à-dire le séducteur et le jaloux. Les hagiographes n'accordaient aucun crédit à une quelconque réalité matérielle de ces créatures, pour eux la réalité était celle des visions, reflets des âmes, des tentations et des vertus,

dont la plus grande était celle de conserver, en toutes circonstances, la foi en Jésus-Christ. Cette vertu permettait pour eux de triompher du dragon, à telle enseigne que cet ennemi si redoutable pouvait être dominé et se tenir coi sous les pieds d'une femme ou être tenu en laisse, comme on le voit dans la légende de saint Georges. Si la légende de sainte Marguerite fut si populaire au Moyen Âge et plus tard, c'est parce que la femme se montrait à l'égal de l'homme dans un domaine qui pourtant lui semblait réservé.

Sainte Julienne

À côté de la légende de sainte Marguerite se tient une légende quasi similaire dans sa forme, dans son déroulement et dans ses développements sur le démon. Ces ressemblances sont si marquées qu'il est certain que les deux personnages sont superposables et ne sont différents, en somme, que par le prénom de l'héroïne. Comme Marguerite, sainte Julienne est née d'une famille noble ; comme elle, son père la rejette en raison de sa foi chrétienne. Si elle ne fait pas la rencontre d'un préfet par accident, son fiancé, Euloge, est préfet et veut lui faire renier sa foi. Mais Julienne refuse et elle est mise au supplice, puis au cachot. Dans ce cachot, elle a la vision non pas d'un dragon, mais d'un démon qui a pris la forme d'un ange. Suit entre les protagonistes une discussion qui permet au narrateur d'exposer ce qu'est le démon. La suite de l'histoire est toujours comparable à celle de Marguerite. Des supplices sont infligés à la jeune fille et, s'ils diffèrent par les moyens, ils ont les mêmes effets d'innocuité. « Elle fut étendue sur une roue, d'une manière si brutale que tous ses os furent disloqués et que la moelle en sortait, mais un ange du seigneur brisa la roue et la guérit en un instant⁵⁵... » Ce qui a pour effet de gagner à la foi cinq cents témoins qui sont aussitôt décapités. Ce détail montre bien l'identité du corpus des deux légendes. Julienne a subi le même sort. Le dragon dans la vie de Julienne n'est pas présent en tant que tel, mais il est simplement évoqué comme étant le démon.

Sainte Marthe

D'autres saintes eurent affaire à des dragons, comme sainte Marthe, dont la légende disait qu'elle avait débarqué aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Elle se rendit à Tarascon et débarrassa la région de la tarasque. « Il y avait à cette époque sur les rives du Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon, un dragon moitié animal, moitié poisson, plus épais qu'un bœuf, plus long qu'un cheval avec des dents semblables à des épées... » La description qui suit reprend toutes les caractéristiques des dragons de l'Antiquité grecque. Il se cachait dans le fleuve et prenait la vie à tous ceux qui passaient là, et Jacques de Voragine d'ajouter qu'il était venu par les flots de la Galatie d'Asie... Il était issu de Léviathan « serpent très féroce » et d'Onachum. « Il jette à la distance d'un arpent sa

55. J. D. V., *op. cit.*, vol. I, p. 208.

fiente comme un dard et tout ce qu'il touche il le brûle comme si c'était du feu... » Il était en train de dévorer un homme, quand sainte Marthe se contenta de jeter sur lui de l'eau bénite et de lui montrer la sainte Croix... Alors le dragon si terrible devint doux comme un agneau et Marthe le lia avec sa ceinture. Le voyant ainsi captif, le peuple le tua. Sainte Marthe ne tua pour seul dragon que celui du paganisme, on le sait bien, et la présence du peuple à cette lutte épique n'était que celle des témoins venus assister à la purification d'un ancien lieu cultuel. Cette région avait été conquise par Rome de haute Antiquité et les temples n'y manquaient pas.

Sainte Perpétue et sainte Félicité

Une des plus anciennes relations mettant en scène un « dragon » et une femme martyre nous est fournie par les Actes de Perpétue et Félicité, actes regardés comme authentiques⁵⁶ et contemporains du martyre de ces deux femmes, la première partie du récit ayant été composée par Perpétue alors emprisonnée⁵⁷. Jacques de Voragine en fournit une version légèrement différente et postérieure, eu égard à la disparition de l'explication du songe de sainte Perpétue, selon une pensée des plus courantes aux tout premiers siècles de l'Église, à savoir que l'Ancien Testament est la préfiguration du Nouveau, ce que démontrent les prophéties. Les Actes de Perpétue servirent probablement de canevas aux légendes de Marguerite et de Julienne. Fille d'une noble famille, Perpétue, accompagnée de sa servante Félicité, fut conduite devant un juge qui demanda aux deux femmes de sacrifier aux idoles. Elles s'y refusèrent. Dans son cachot, Perpétue eut un songe. Le texte ne parle pas d'apparition mais d'un rêve, ce qui montre le caractère ancien et non déformé du récit. Dans ce songe, elle aperçut une foule immense⁵⁸ et vit s'avancer vers elle « un Égyptien horrible à voir », puis elle fut déshabillée et se transforma en homme, et elle fut recouverte d'huile⁵⁹. L'Égyptien cherchait à se saisir d'elle, mais « moi je lui meurtris la figure à coup de talon [...] d'un coup de talon je lui écrase la tête... ». À la suite de quoi, Perpétue put se diriger « vers la porte des vivants⁶⁰ ». Perpétue dit qu'elle se réveilla aussitôt après et qu'elle comprit qu'elle ne devrait pas lutter contre des bêtes, mais contre le diable, et qu'elle sortirait vainqueur de ce combat. Ce récit est révélateur des circonstances du martyre annoncé. Perpétue emprisonnée rêve ou plus exactement imagine, entre deux cauchemars, le sort qui lui sera réservé : l'arène et des fauves, ou un exécuter. À son réveil, elle découvre que le plus grand péril, la cause de toute perte, l'origine de tous les malheurs est le diable, la division entre les hommes. Le fauve ou l'exécuter n'en sont que des manifestations et non pas la nature. En écrasant du talon son ennemi, le lutteur égyptien, elle lui donne sa vraie

56. Alexandre Faivre, *Les Premières Chrétiennes*, N. H., n° 116, nov. 1994, p. 13.

57. *Ibid.* Les faits rapportés se déroulèrent à Carthage, vers 202-203.

58. Perpétue s'imagine sans doute dans une arène ou un amphithéâtre.

59. Les lutteurs étaient enduits de corps gras avant le combat.

60. Cette expression est encore issue du monde des combats, lutteurs ou gladiateurs.

place et son rôle, celui du diable, du serpent, dont on fera le dragon, et que la vierge écrasera du talon. Perpétue par ce songe fait un lien avec la Genèse où Dieu dit au serpent qu'il mettra une hostilité entre lui et la femme, et qu'elle lui écrasera la tête⁶¹...

La version de Jacques de Voragine est plus poétique et dramatique à la fois. Le merveilleux remplace une grande partie de l'allégorie. La vision est profondément modifiée : « J'ai vu une échelle d'or d'une grandeur admirable ; elle allait jusqu'au ciel [...] à droite et à gauche étaient fixées des lames et des épées de fer aiguës et luisantes [...] sous l'échelle se tenait un dragon hideux et énorme faisant peur à celui qui voulait monter... » Le lendemain, les bêtes furent lâchées, Satyre et Perpétue furent dévorées par les lions⁶². Dans ce récit plus tardif, le diable s'est transformé en dragon.

Le bestiaire monstrueux

Celui qui examine attentivement l'ornementation des édifices romans des XI^e et XII^e siècles ne peut être que frappé par l'abondance de toutes les créatures monstrueuses, logées comme par un malin plaisir là où on ne les attend pas. Les sirènes, les diables, les cochons-singes, les serpents à pattes, les aigles à corps de bœufs ou de chèvres, toutes sortes de monstres issus de copulations improbables et fautives. Le diable plus que tout autre prend ces formes étranges et enserre de pauvres pécheurs. Parfois, un être difforme, à la tête d'homme et au corps monstrueux, est seul dans un écoinçon et grimace étrangement. Ces créatures ne sont en rien purement mythologiques et, le plus souvent, ne correspondent pas à une nécessité apologétique. Le discours des portails romans est radicalement différent de celui des portails gothiques, mis à part les œuvres de transition. Comment expliquer qu'en un temps si court, un demi-siècle à peine, on soit passé d'une statuaire apparemment fruste, réduite aux chapiteaux linteaux, parfois aux tympanes et plus rarement aux voussures, à l'exubérance statuaire de la fin du XII^e siècle et, surtout, un changement tout aussi radical de style et de discours ? Le chrétien qui pénétrait à Sainte-Foy de Conques passait sous un portail, où ne l'attendaient que les acteurs de l'Apocalypse. L'édifice ne l'accueillait pas avec amour, mais avec une solennité grave, voire terrifiante. Le Christ en majesté ne tendait pas le bras dans un geste d'amour. Ailleurs, c'étaient des glaives qui sortaient de sa bouche. Avant même que de pénétrer dans le saint lieu, des monstres et des petits diables attendaient le visiteur. À la rudesse des édifices répondait une rudesse religieuse. Toutes sortes d'explications ont été données au sujet de ce revirement brutal dans la statuaire et l'ornementation sculptée des cathédrales, mais il me semble que la plus fondée n'ait rien à voir avec les discours exclusivement religieux. Henri Focillon nota, avec justesse, que les nouvelles dispositions des éléments d'architecture de l'art roman avaient ménagé des espaces vierges aux formes inattendues, et que l'em-

61. Gen. chap III, v. 15.

62. J. D. V., *op. cit.*, vol. II, p. 399-400.

ploi d'animaux monstrueux imaginaires, de personnages aux multiples contorsions, permettait de les remplir aisément. Bien des ornements peuvent s'expliquer de cette façon. C'est notamment le cas des chapiteaux dits historiés, tels qu'on peut les voir à Vézelay ou ailleurs. Mais ceci ne répond pas vraiment à la question, car de nombreux espaces vierges, aux formes simples, ne furent pas employés par les imagiers romans. Ensuite, le discours de l'entrée des édifices est rarement repris à l'intérieur. Enfin, des formes complexes existaient antérieurement à l'époque romane et ne reçurent pas de tels décors.

On a le sentiment, devant ces édifices à l'imagerie externe quasi inhospitalière, qu'ils avaient été ornés ainsi comme pour prévenir ceux qui allaient entrer qu'ils étaient exposés à de terribles périls. Un chrétien en connaissait la nature et entrait sans crainte, mais un païen ? Bâties pour certains comme des forteresses, des guerriers de pierre en défendaient parfois l'entrée, comme aux voussures de la façade méridionale d'Aulnay ou sur les chapiteaux de l'entrée de la petite église de Nasbinals. En levant les yeux, on pouvait voir le Jugement dernier et des symboles d'avertissement : les fourches acérées, les flammes et la gueule de Léviathan pour les impies. Comme si tout ceci n'était qu'une mise en scène pour écarter les intrus. La gloire éternelle pour les élus. La mort, la souffrance, les supplices pour les autres. C'est le même discours qui est présent à Sainte-Foy de Conques.



90. *Élus et Damnés*, tympan de Sainte-Foy de Conques.

Il se trouve que cette ornementation destinée en outre à prévenir ceux qui entreraient se développa à la suite des périodes troublées, où les abbayes, les cathédrales, les basiliques, les monastères furent souvent mis à sac. Les incursions sarrasines dans le Midi, puis les incursions normandes, les conflits entre féodaux locaux, les pillages menés par tous ceux que les richesses de l'Église tentaient, tant de convoitises rendaient les édifices tentants. Et quand le danger fut passé, quand à son tour ce fut à l'Occident de se montrer conquérant à l'est, alors comme par miracle, les portails se firent plus accueillants et la Vierge Marie prit une place de choix, aux côtés de son fils, même si elle était présente déjà, mais plus rarement, à l'époque romane.

Ce bestiaire monstrueux se retrouva cependant dans les édifices gothiques, mais rejeté soit en l'air, en gargouilles soit sous les socles de la statuaire des ébrasements des portails. Les monstres, les chimères, les diabolins grimaçants étaient alors soumis, écrasés, condamnés à porter pour l'éternité la masse de pierre de leurs vainqueurs.

Ces créatures répondaient à de multiples desseins. Le premier était celui, fort ancien, de se tenir en veilleurs terribles, défendant l'entrée des sanctuaires ou des lieux sacrés. Les Celtes recouraient aux bucranes pour remplir cette fonction. Les hommes étrangers au clan étaient avertis, et n'osaient pas franchir les espaces délimités par ces crânes d'aurochs et autres ossements. Les Assyriens et les Babyloniens avaient eux aussi, et bien avant, employé de telles figurations pour leurs temples et les portes des villes. Des taureaux ailés à tête humaine, voire de monstrueuses créatures dont ils entretenaient soigneusement la légende et diffusaient même la rumeur, se tenaient en inquiétants gardiens. Les Phéniciens s'attachèrent à des procédés analogues, et rares furent les peuples qui n'eurent pas recours à ces procédés. En Égypte, on ne pouvait accéder aux temples qu'en traversant de longues allées gardées par des sphinx. Sur les pylônes, on pouvait voir des signes incompréhensibles pour les étrangers, les hiéroglyphes, mais surtout, clairement figurée, la toute puissance de pharaon triomphant de ses ennemis, captifs, enchaînés, sous sa main, et parfois décapités. Outre le témoignage de la gloire de pharaon, l'avertissement était des plus manifestes. Ceux qui profaneraient le temple seraient durement châtiés par pharaon lui-même. Même les Grecs, avec plus de discrétion, eurent leurs animaux farouches, peuplant les récits mythologiques. Enfin, les Hébreux placèrent au-dessus du propitiatoire de l'Arche d'alliance un couple de chérubins⁶³, se faisant face et couvrant de leurs ailes déployées l'Arche. On voit bien ici que ces figurations répondent toutes à la même fonction : écarter les ennemis, les profanes, les indésirables, se tenir en gardiens terribles des espaces sacrés. Les Hébreux firent de l'Arche d'alliance, une enceinte terrible et mortelle. Quiconque s'en approchait périssait foudroyé, peut-on lire dans l'Ancien Testament.

Les églises médiévales étaient aussi des Arches d'alliance, contenant, protégeant, gardant jalousement les inestimables témoignages de la puissance divine, les saintes reliques. Les édifices romans, pour la plupart, furent conçus comme de véritables forteresses : murs épais, ouvertures réduites, portes étroites et reléguées à la seule façade occidentale, sous la ou les tours clochers, véritables défenses des portes. Les motifs militaires rejoignaient les motifs religieux des anciennes traditions.

Bon nombre de dragons vaincus par les saints de l'Église de France étaient la figuration de ces monstres placés par les peuplades anciennes, en sus d'être les images d'idoles.

63. Les chérubins ne sont pas des êtres gentils au sens où nous l'entendons de nos jours. Ils étaient la réplique des chimères babyloniennes, gardiennes des lieux sacrés.



91. À gauche : un diable sous un ébrasement de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris.

92. Ci-dessous : une des gargouilles du cloître de la cathédrale Saint-Étienne de Toul.



Un peuple de gardiens et de veilleurs protégeait les édifices religieux, et l'art gothique ne les supprima pas, mais leur assigna de nouvelles places. Des portiques ils gagnèrent les murs gouttereaux, les pinacles, les arcs-boutants, les tours. Désormais, ils veilleraient sur la cathédrale en regardant dans toutes les directions. On peut enfin, pour les gargouilles, y voir une image des plus chrétiennes. En effet, ces gargouilles avaient pour fonction première de rejeter le plus loin possible des murs gouttereaux et des façades pignons, l'eau de pluie. Les pluies « lavent » la cathédrale de ses souillures. Ce sont des eaux baptismales permanentes, et les diables et démons sont condamnés à voir passer à travers leur gueule ces eaux bénites chargées des péchés qu'elles évacuent. Assignées à des fonctions triviales, les créatures chimériques figées dans la pierre ne sont plus que des objets de raillerie.